AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le second Perron de la Sainte-Chapelle.

M. DC. XCIX.
Avec Privilege du Roy.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le onziéme Juillet 1698. ſigné, Par le Roy en ſon Conſeil, BECHET, & ſeelé; Il eſt permis à CLAUDE BARBIN Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé, *Amuſemens ſerieux & comiques*, pendant le temps de ſix années conſecutives; avec defenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre ni debiter ledit Livre ſans ſon conſentement, ſur les

peines & ainſi qu'il eſt plus au long porté par leſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 10. *Novembre* 1698.

Signé C. BALLARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 6. Decembre 1698.

AMUSE-

AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

PREMIER AMUSEMENT.

PREFACE.

LE Titre que j'ay choiſi me met en droit de faire une Preface auſſi longue qu'il

me plaira ; car une longue Preface eſt un veritable amuſement.

J'en ay pourtant vû de tres-neceſſaires pour l'intelligence du Livre ; mais la pluſpart, au lieu de mettre l'Ouvrage en jour, n'y mettent que la vanité de l'Ouvrier.

Un bon General d'Armée eſt moins embarraſſé à la tête de ſes Troupes, qu'un mauvais Auteur à la tête de ſes Ecrits. Celuy-cy ne ſçait quelle con-

tenance tenir : s'il fait le fier, on ſe plaît à rabatre la fierté ; s'il affecte de l'humilité, on le mépriſe : s'il dit que ſon ſujet eſt merveilleux, on n'en croit rien ; s'il dit que c'eſt peu de choſe, on le croit ſur ſa parole : Ne parlera-t-il point du tout de ſon Ouvrage ? La dure neceſſité pour un Auteur !

Je ne ſçay ſi mon Livre réüſſira ; mais ſi on s'amuſe à le critiquer, on ſe ſera amuſé à le

lire, & mon deſſein aura réüſſi.

J'ay donné aux idées qui me ſont venuës, le nom d'Amuſemens : Ils ſeront ſerieux ou comiques, ſelon l'humeur où je me ſuis trouvé en les écrivant ; & ſelon l'humeur où vous ſerez en les liſant, ils pourront vous divertir, vous inſtruire, ou vous ennuyer.

L'autre jour un de ces eſprits forts qui croyent que c'eſt une foibleſſe de

rire, trouva un de mes Exemplaires ſous ſa main: à l'ouverture du Livre, il fronça le ſourcil: Que je ſuis indigné de ce Titre, s'écria-t-il d'un ton chagrin! N'eſt-ce pas profaner le ſerieux, que de le mêler avec du comique? Quelle bigarure!

Cette bigarure, luy répondis-je, me paroît aſſez naturelle: ſi l'on examine bien les actions & les diſcours des Hommes, on trouvera que le ſerieux & le comique y ſont fort

proches voiſins : On voit ſortir de la bouche d'un bon Comique les Maximes les plus ſerieuſes ; & tel qui affecte d'être toûjours ſerieux, eſt plus comique qu'il ne penſe.

Mon Homme pouſſa plus loin ſa remontrance : N'avez-vous point de honte, continua-t-il, de faire imprimer des amuſemens ? Ne ſçavez-vous pas que l'Homme eſt fait pour s'occuper, & non pas pour s'amuſer ? A cela voicy ma réponſe.

Tout eſt amuſement dans la vie ; la vertu ſeule merite d'être appellée occupation : S'il n'y a que ceux qui la pratiquent qui ſe puiſſent dire veritablement occupez, qu'il y a de gens oiſifs dans le monde !

Les uns s'amuſent par l'ambition, les autres par l'intereſt, les autres par l'amour ; les Hommes du commun par les plaiſirs, les grands Hommes par la gloire, & moy je m'amuſe

à conſiderer que tout cela n'eſt qu'amuſement.

Encore une fois, tout eſt amuſement dans la vie; la vie même n'eſt qu'un amuſement, en attendant la mort.

Voicy du ſerieux, j'en ay promis; mais paſſons vîte au comique.

Je voudrois écrire, & je voudrois être original: Voilà une idée vraiment comique, me dira ce ſçavant Traducteur, & je

trouve fort plaiſant que vous vous aviſiez de vouloir être original en ce tems-cy : Il falloit vous y prendre dés le tems des Grecs ; les Latins même n'ont été que des copies.

Ce diſcours me décourage. Eſt il donc vray qu'on ne puiſſe plus rien inventer de nouveau ? Pluſieurs Auteurs me le diſent : ſi Monſieur de la Roche-Foucaut & Monſieur Paſcal me l'euſſent dit, je le croirois.

Celuy qui peut imaginer vivement, & qui penſe juſte, eſt original dans les choſes mêmes qu'un autre a penſées avant luy : par le tour naturel qu'il y donne, & par l'application nouvelle qu'il en fait, on juge qu'il les eût penſées avant les autres, ſi les autres ne fuſſent venus qu'aprés luy.

Les Penſées de Monſieur de la Roche-Foucaut & de Monſieur Paſcal, ſont autant de brillans d'eſprit

mis en œuvre par le bon goût & par la raiſon : à force de les retailler pour les déguiſer, les petits ouvriers les terniſſent ; mais tout ternes qu'ils ſont, onne laiſſe pas de les reconnoître ; & ils effacent encore tous les faux brillans qui les environnent.

Ceux qui dérobent chez les Modernes, s'étudient à cacher leurs larcins ; ceux qui dérobent chez les Anciens, en font gloire. Mais pourquoy ces derniers mé-

priſent-ils tant les autres? Il faut encore plus d'eſprit pour bien déguiſer une Penſée de Paſcal, que pour bien traduire un paſſage d'Horace.

Aprés cela, je conviens que quelque genie qu'on ait, il eſt impoſſible de bien écrire pour ſon ſiecle, qu'aprés s'être formé l'eſprit ſur les Anciens, & le goût ſur les Modernes.

Cela ne ſuffit pas, s'écrie mon Sçavant, il faut être tout plein de l'antiquité;

il faut travailler à force d'érudition ; il faut puiſer dans les ſources. Je vous entens, il faut piller, vous ne l'oſez dire ; hé-bien, je le dis pour vous, il faut piller ; mais je ne pilleray ni dans les Livres anciens, ni dans les Livres modernes ; je ne veux piller que dans le Livre du Monde.

Le Monde eſt un Livre ancien & nouveau : de tous tems l'homme & ſes paſſions en ont fait le ſujet ; ces paſſions y ſont toû-

jours les mêmes: mais elles y ſont écrites differemment, ſelon la difference des ſiecles; & dans un même ſiecle chacun les lit differemment, ſelon le caractere de ſon eſprit, & l'étenduë de ſon genie.

Ceux qui ont aſſez de talent pour bien lire dans le Livre du Monde, peuvent être utiles au Public, en luy communiquant le fruit de leur lecture; mais ceux qui ne ſçavent le monde que par les Livres,

ne le ſçavent point aſſez pour en faire des leçons aux autres.

Quelle difference entre ce que les Livres diſent des hommes, & ce que les hommes font!

Si le monde eſt un Livre qu'il faut lire en original, on peut dire auſſi que c'eſt un païs, qu'on ne peut ni connoître ni faire connoître aux autres, ſans y avoir voyagé ſoy-même. J'ay commencé ce voyage bien jeune; j'ay

toûjours aimé à faire des reflexions ſur tout ce que j'y ay vû : Je me ſuis amuſé à faire ces reflexions, je m'amuſe à les écrire ; je ſouhaite que vous vous amuſiez a les lire.

AMUSE.

AMUSEMENT SECOND.

LE VOYAGE DU MONDE.

IL n'y a guere d'amuſement plus agreable, ni plus utile que le voyage: Si quelqu'un veut voyager avec moy par le monde, c'eſt à dire parcourir à peu prés tous les états de la vie, qu'il me ſuive, je vais en

faire une relation en ſtile de voyage : cette figure m'eſt venuë naturellement, je la ſuivray.

Par où commencer ce grand voyage? Que de païs ſe preſentent à mon imagination ! Celuy de tous qui peut donner les plus fines leçons de la ſcience du monde, c'eſt la Cour : arrêtons-nous-y un moment

LA COUR.

La Cour eſt un païs tres-amuſant. On y reſpire le

bon air ; les avenuës en ſont riantes, d'un abord agreable, & aboutiſſent toutes à un ſeul point.

La Fortune de Cour paroît nous attendre au bout d'ún grand chemin ouvert à tout le monde ; il ſemble qu'on n'ait qu'à y mettre le pied pour parvenir : cependant on n'arrive à ſes fins que par des chemins couverts & de traverſe, diſpoſez de maniere que la voye la plus droite n'eſt pas toûjours la plus courte.

Je ne ſçais ſi le terrain de la Cour eſt bien ſolide; j'ay vû des nouveaux débarquez y marcher avec confiance, & de vieux routiers n'y marcher qu'en tremblant.

C'eſt un terrain haut & bas, où tout le monde cherche l'élevation : Mais pour y arriver, il n'y a qu'un ſeul ſentier ; & ce ſentier eſt ſi étroit, qu'un ambitieux ne ſçauroit y faire ſon chemin ſans renverſer l'autre.

Le malheur eſt que ceux qui ſont ſur leurs pieds, ne relevent guere ceux qui ſont tombez; car le genie des Courtiſans, c'eſt de ne rien donner à ceux qui ont beſoin de tout, & de donner tout à ceux qui n'ont beſoin de rien.

Malgré les difficultez qui ſe rencontrent en ce païs, on y va loin quand on eſt conduit par le vray merite; la difficulté, c'eſt de le faire diſtinguer. Il y en a tant de faux! Celuy

même qui s'y connoît le mieux, s'y trouve quelquefois bien embaraſſé : tel pour échaper à ſon diſcernement, ſe couvre d'une recommandation étrangere, & ne paroît qu'à l'abry d'un patron ; en ſorte qu'un homme eſt toûjours caché derriere un autre homme.

On anonce un nouveau venu, on le prône, on diſpoſe tout pour luy & ſans luy : il n'agit n'y ne parle ; c'eſt un homme ſage, dit-on. En effet, il y a de la

ſageſſe dans ſa modeſtie & dans ſon ſilence ; car pour peu qu'il eût agi ou parlé, on eût connu qu'il n'eſt qu'un ſot.

C'eſt ainſi que l'habileté des uns fait la fortune des autres : Et ſi quelqu'un brille par ſon propre merite, auſſi-tôt pour en offuſquer l'éclat, la médiſance éleve ſes plus épais nuages, & l'envie ſes plus noires vapeurs ; en ſorte que la vertu ne paroît plus vertu, le vice ne paroît plus vice, tout eſt con-

fondu. Dans cette affreuſe obſcurité le Soleil paroît, penetre tout, voit & fait voir les objets tels qu'ils ſont : c'eſt alors que l'on rend juſtice ; c'eſt alors qu'on peut dire que l'honnête homme eſt heureux quand on ſe reſſouvient, & le ſcelerat quand on oublie.

En voyageant dans le païs de la Cour, j'ay remarqué que l'oiſiveté regne parmi ſes habitans ; je ne parle que du peuple, car les Grands & ceux qui travaillent

travaillent à le devenir, ont des affaires de reſte; le manege de Courtiſan eſt un travail plus penible qu'il ne paroît.

A l'égard des ſubalternes, ramper & demander, c'eſt tout leur manege, & leurs longs ſervices font tout leur merite.

J'excepte quelques Officiers, qui ſans baſſeſſe & ſans manege, bornent leur ambition à bien ſervir le Maître, & vivent tranquiles dans cette mediocrité

d'état où l'on trouve ordinairement le vray merite.

Dans cet état mediocre que je mets entre le peuple & les grands Seigneurs, on peut être poly ſans fourberie, & franc ſans groſſiereté : on peut n'avoir ni la baſſeſſe du peuple, ni la hauteur des Grands ; en un mot, on peut être ce qu'on appelle un galant homme.

En faiſant le portrait d'un galant homme de condition mediocre, je fe-

rois inſenſiblement celuy d'un grand Seigneur aimable; tant il eſt vray que malgré la difference du rang, un honnête homme reſſemble toûjours à un honnête homme.

Les Courtiſans de la premiere claſſe, ſacrifient tous également leur vie & leur repos; les uns, par principe d'honneur & de vertu, ſe ſacrifient parce qu'ils ſont utiles à la Cour; les autres, parce que la Cour leur eſt utile.

Ces derniers ſont les plus acharnez à la fortune: J'en ay connu un, qui à ſoixante & quinze ans commençoit à prendre des meſures pour ſe retirer. J'ay beaucoup travaillé, diſoit-il, & je n'ay travaillé que pour avoir le moyen de vivre en repos; j'eſpere bien me repoſer dans quelques années. Je dirois volontiers que ceux de ce caractere travaillent juſqu'à la mort, pour ſe repoſer le reſte de leur vie.

Quoy que le Courtiſan & le Petit-Maître ſoient d'un même païs, ils ont neanmoins des mœurs toutes differentes.

Le Courtiſan s'étudie à cacher ſon déreglement ſous des dehors reglez.

Le Petit-Maître fait vanité de paroître encore plus déreglé qu'il n'eſt.

L'un penſe beaucoup avant que de parler; l'autre parle beaucoup & ne

penſe gueres.

L'un court aprés la fortune, l'autre croit que la fortune doit courir aprés luy.

Les Courtiſans careſſent ceux qu'ils mépriſent, leurs embraſſades ſervent à cacher leur mépris ; quelle diſſimulation ! Les Petits-Maîtres ſont plus ſinceres ; ils ne cachent ni leur amitié, ni leur mépris : la maniere dont ils vous abordent tient de l'un & de l'autre, & leurs embraſ-

fades ſont ordinairement moitié careſſes, moitié coups de poing.

Le langage courtiſan eſt uniforme, toûjours poli, flateur & inſinuant: le langage Petit-Maître eſt haut & bas, mêlé de ſublime & de trivial, de politeſſe & de groſſiereté.

En ſortant de la Cour, entrons dans Paris, nous y trouverons dequoy nous y amuſer long-temps; la vie d'un homme ne ſuffit pas pour en achever le voyage.

AMUSEMENT TROISIEME.

PARIS.

PAris eſt un monde entier ; on y découvre chaque jour plus de païs nouveaux & de ſingularitez ſurprenantes, que dans tout le reſte de la Terre : on diſtingue dans les Pariſiens ſeuls tant de Nations, de mœurs & de coûtumes differentes, que

les Habitans mêmes en ignorent la moitié. Imaginez-vous donc combien un Siamois y trouveroit de nouveautez ſurprenantes ; quel amuſement ne ſeroit-ce point pour luy, d'examiner avec des yeux de voyageur toutes les particularitez de cette grande Ville ? Il me prend envie de faire voyager ce Siamois avec moy ; ſes idées bigearres & figurées me fourniront ſans doute de la varieté, & peut-être de l'agrément.

Je vais donc prendre le genie d'un voyageur Siamois, qui n'auroit jamais rien vû de ſemblable à ce qui ſe paſſe dans Paris : nous verrons un peu de quelle maniere il ſera frapé de certaines choſes que les prejugez de l'habitude nous font paroître raiſonnables & naturelles.

Pour diverſifier le ſtile de ma relation, tantôt je feray parler mon voyageur, tantôt je parleray moy-même : j'entreray dans les

idées abſtraites d'un Siamois ; je le feray entrer dans les nôtres : enfin, ſuppoſant que nous nous entendons tous deux à demy mot, je donneray l'eſſort à mon imagination & à la ſienne. Ceux qui ne voudront pas prendre la peine de nous ſuivre, peuvent s'épargner celle de lire le reſte de ce Livre ; mais ceux qui cherchent à s'amuſer, doivent un peu ſe préter au caprice de l'Auteur.

Je ſuppoſe donc que

mon Siamois tombe des nuës, & qu'il ſe trouve dans le milieu de cette Cité vaſte & tumultueuſe, où le repos & le ſilence ont peine à regner pendant la nuit même ; d'abord le cahos bruyant de la ruë Saint Honoré l'étourdit & l'épouvante, la tête luy tourne.

Il voit une infinité de machines differentes que des hommes font mouvoir ; les uns ſont deſſus, les autres dedans, les autres derriere : ceux-cy

portent, ceux-là ſont portez ; l'un tire, l'autre pouſſe ; l'un frape, l'autre crie ; celui-cy s'enfuit, l'autre court aprés. Je demande à mon Siamois ce qu'il penſe de ce ſpectacle : J'admire & je tremble, me répond-il ; j'admire que dans un eſpace ſi étroit, tant de machines & tant d'animaux dont les mouvemens ſont oppoſez, ou differens, ſoient ainſi agitez ſans ſe confondre ; ſe démêler d'un tel embaras, c'eſt un chef-d'œuvre de l'adreſſe des François. Mais leur te-

merité me fait trembler, quand je vois qu'à travers tant de roües, de bêtes brutes & d'étourdis, ils courent ſur des pierres gliſſantes & inégales, où le moindre faux pas les met en peril de mort.

En voyant vôtre Paris, continuë ce Voyageur abſtrait, je m'imagine voir un grand animal; les ruës ſont autant de veines où le peuple circule; quelle vivacité que celle de la circulation de Paris! Vous voyez, luy dis-je, cette

circulation qui ſe fait dans le cœur de Paris, il s'en fait une encore plus petillante dans le ſang des Pariſiens ; ils ſont toûjours agitez & toûjours actifs ; leurs actions ſe ſuccedent avec tant de rapidité, qu'ils commencent mille choſes avant que d'en finir une, & en finiſſent mille autres avant que de les avoir commencées.

Ils ſont également incapables & d'attention & de patience ; rien n'eſt plus promt que l'effet de l'oüie

& de la vûë, & cependant ils ne ſe donnent le temps ni d'entendre ni de voir.

Les Pariſiens n'ont de veritable attention que ſur le plaiſir, & ſur la commodité; ils y rafinent tous les jours : quel rafinement de commodité n'a-t-on point inventé depuis peu? Les logemens, les meubles, les voitures, la ſocieté, tout y eſt commode, juſques à l'amour.

Mais commençons à entrer dans le détail de Paris,

vous

vous y verrez plus diſtinctement que dans le general, la ſingularité de cette Ville, de ſes Habitans, & de leurs mœurs.

AMUSEMENT QUATRIE'ME.

LE PALAIS.

DAns le milieu de Paris, s'éleve un ſuperbe édifice ouvert à tout le monde, & cependant preſque fermé par l'affluence des gens qui s'empreſſent d'y entrer & d'en ſortir.

On monte par pluſieurs

degrez dans une grande Sale, où mon Siamois eſt étonné de voir dans un même lieu les hommes amuſez d'un côté par des *Babioles*, & de l'autre occupez par la crainte des Jugemens d'où dépendent toutes les deſtinées.

Dans cette Boutique on vend un ruban; dans l'autre Boutique on vend une Terre par decret: vous entendez à droite la voix argentine d'une jolie Marchande, qui vous invite d'aller à elle; & à gauche

la voix rauque d'un Huiſſier qui fait ſes criées ; quel contraſte !

Pendant que le Voyageur fait ſes reflexions ſur cette bizarerie, il eſt épouvanté par la lugubre apparition d'une multitude de têtes noires & cornuës, qui forment en ſe réüniſſant un monſtre épouventable, qu'on appelle Chicanne ; & ce monſtre mugit un langage ſi pernicieux, qu'un ſeul mot ſuffit pour deſoler des familles entieres.

A certaines heures reglées, il paroiſt un homme grave & intrepide, dont l'aſpect ſeul fait trembler, & dompte ce monſtre. Il n'y a point de jour qu'il n'arrache de ſa gueule beante quelque ſucceſſion à demy devorée.

La chicanne eſt plus à craindre que l'injuſtice même. L'injuſtice, ouverte en nous ruinant, nous laiſſe au moins la conſolation d'avoir droit de nous plaindre; mais la chicanne

par ſes formalitez nous donne le tort en nous ôtant nôtre bien.

La Juſtice eſt, pour ainſi dire, une belle Vierge, déguiſée & produite par le Plaideur, pourſuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat, & défenduë par le Juge.

Nous voila déja dans les digreſſions, me dira le Critique. Le Critique a tort, car les digreſſions ſont préciſément de mon ſujet, puiſqu'elles ſont des amu-

ſemens. Cela eſt ſi vray, que je vais continuer.

Par forme de digreſſion, je vous avertis que dans tous les endroits de mon voyage où le Siamois m'embaraſſera, je le quitteray comme je viens de faire, pour m'amuſer dans mes reflexions, ſauf à le reprendre quand je m'ennuyray de voyager ſeul. Je pretens quitter auſſi l'idée de voyage toutes les fois qu'il m'en prendra fantaiſie : car bien loin de m'aſſujettir à ſuivre toû-

jours une même figure, je voudrois pouvoir à chaque periode changer de figure, de ſujet, & de ſtile, pour ennuyer moins les Lecteurs du temps ; car je ſçais que la varieté eſt le goût dominant.

Quoyqu'il n'y ait rien de durable dans le monde, on remarque neanmoins au Palais une choſe éternelle, c'eſt le procés ; certains miniſtres de la chicanne s'appliquent à le perpetuer, & ſe font entre-eux une religion d'entre-

tenir

tenir l'ardeur des Plaideurs, comme les Veſtales s'en faiſoient une entre-elles d'entretenir le feu ſacré.

Une choſe étonnante, c'eſt que malgré le bruit épouventable qui ſe fait autour des Tribunaux, on ne laiſſe pas d'y dormir : Plût au Ciel, lorſqu'on y decide un procés, que les anciens Juges fuſſent bien éveillez, & les jeunes bien endormis !

Ils ſont cependant tous

aſſez équitables; l'embaras c'eſt de pouvoir les bien inſtruire d'une affaire : comment s'y prendre ? La Partie leur eſt ſuſpecte, le Factum les endort, le Procureur les embrouïlle, l'Avocat les étourdit, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuſe les diſtrait ; à toutes riſques j'aimerois mieux la Solliciteuſe.

Un de mes amis ſe vantoit que la plus charmante femme du monde, ne pourroſt jamais luy faire oublier qu'il étoit Juge Je

vous croy, luy répondis-je; mais tout Magiſtrat eſt homme avant que d'être Juge. Le premier mouvement eſt pour la Solliciteuſe, le ſecond eſt pour la Juſtice.

Une Comteſſe aſſez belle pour prévenir en faveur d'un mauvais procés, le Juge le plus auſtere, fut ſolliciter pour un Colonel, contre un Marchand.

Ce Marchand étoit alors dans le Cabinet de ſon Juge, qui trouvoit ſon affaire

ſi claire & ſi juſte, qu'il ne put s'empêcher de luy promettre gain de cauſe.

A l'inſtant même la charmante Comteſſe parut dans l'antichambre; le Juge courut au devant d'elle; ſon abord, ſon air, ſes yeux, le ſon de ſa voix, tant de charmes enfin le ſollicitérent, qu'en ce premier moment il fut plus homme que Juge, & il promit à la belle Comteſſe que le Colonel gagneroit ſa cauſe. Voila le Juge engagé des deux côtez. En rentrant

dans ſon Cabinet il trouva le Marchand deſolé: Je l'ay vûë, s'écria le pauvre homme hors de luy même, je l'ay vûë, celle qui ſollicite contre moy; qu'elle eſt belle! ah, Monſieur, mon procés eſt perdu! Mettez-vous à ma place, répond le Juge encore tout interdit, ay-je pû luy refuſer ce qu'elle me demandoit? En diſant cela, il tira d'une bourſe cent piſtoles; c'étoit à quoy pouvoient monter toutes les pretentions du Marchand; il luy donna les cent piſtoles.

La Comteſſe ſçut la choſe; & comme elle étoit vertueuſe juſqu'au ſcrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligation à un Juge ſi genereux, & luy renvoya ſur l'heure les cent piſtoles. Le Colonel auſſi galand que la Comteſſe étoit ſcrupuleuſe, luy rendit les cent piſtoles; & ainſi chacun fit ce qu'il devoit faire. Le Juge craignit d'être injuſte, la Comteſſe craignit d'être reconnoiſſante, le Colonel paya, & le Marchand fut payé.

Voulez-vous ſçavoir mon veritable ſentiment ſur le procedé de ce Juge; ſon premier mouvement a été pour la Solliciteuſe, c'eſt ce que je n'oſe luy pardonner; ſon ſecond mouvement a été pour la Juſtice, c'eſt ce que j'admire.

Pendant que je me ſuis amuſé, mon Voyageur s'eſt perdu dans le Palais; allons le chercher: je l'apperçois dans la grande Sale, je l'appelle, il veut ve-

nir à moy ; mais l'haleine luy manque , la foule l'étouffe, le courant l'emporte, il nage des coudes pour ſe ſauver : Il m'aborde enfin ; & pour toute relation de ce qu'il vient de voir, il s'écrie : ô le maudit païs ! ſortons-en vîte, pour ny jamais rentrer.

Allons, luy dis-je, allons nous repoſer ; & pour nous faire perdre l'idée du Palais, nous irons ce ſoir au charmant païs de l'Opera.

AMUSEMENT CINQUIE'ME.

L'OPERA.

QUatre heures ſonnent, allons à l'Opera ; il nous faut au moins une heure pour traverſer la foule qui en aſſiege la porte.

Vous parlez mal, me dît mon Siamois, on ne doit point dire la porte de l'O-

pera ; & ſelon l'idée magnifique que je me ſuis faite de l'Opera, on n'y doit entrer que par un Portique ſuperbe.

En voicy l'entrée, luy répondis-je, en luy montrant du doigt un guichet fort ſombre. Et où donc, s'écria-t-il ? je ne voy là qu'un petit trou dans un mur, par où on diſtribuë quelque choſe. Avançons, que veut dire cecy ? quelle folie, donner un Louïs d'or pour un morceau de quarton ! Mais je ne m'é-

tonne plus qu'on l'achete ſi cher, j'apperçois ſur ce quarton des caracteres qui ont apparemment quelque vertu magique.

Vous ne vous trompez pas tout-à fait, luy dis-je, c'eſt un paſſeport pour entrer dans le païs des enchantemens : entrons-y donc vîte, & plaçons-nous ſur le Theatre. Sur le Theatre, repartit mon Siamois, vous-vous moquez, ce n'eſt pas nous qui devons nous donner en ſpectacle, nous venons pour le voir. N'im-

porte, luy dis-je, allons nous y étaler : on n'y voit rien, on y entend mal ; mais c'eſt la place la plus chere, & par conſequent la plus honorable. Cependant comme vous n'avez point encore d'habitude à l'Opera, vous n'auriez pas ſur le Theatre cette ſorte de plaiſir qui dédommage de la perte du ſpectacle. Suivez-moy dans une loge : en attendant qu'on leve cette toile, je vais vous dire un mot des païs qu'elle nous cache.

L'Opera eſt, comme je vous l'ay déja dit, un ſejour enchanté; c'eſt le païs des metamorphoſes : on y en voit des plus ſubites; là en un clein d'œil, les hommes s'érigent en demy-dieux, & les déeſſes s'humaniſent; là le Voyageur n'a point la peine de courir le païs, ce ſont les païs qui voyagent à ſes yeux; là ſans ſortir d'une place, on paſſe d'un bout du monde à l'autre, & des Enfers aux Champs-Eliſées: vous ennuyez-vous dans un affreux

deſert ? un coup de ſifflet vous fait retrouver dans le païs des Dieux ; autre coup de ſifflet, vous voilà dans le païs des Fées.

Les Fées de l'Opera enchantent comme les autres ; mais leurs enchantemens ſont plus naturels, au vermillon prés.

Quoy qu'on ait fait depuis quelques années quantité de contes ſur les Fées du temps-paſſé, on en fait encore davantage ſur les Fées de l'Opera ; ils

ne ſont peut-être pas plus vrais, mais ils ſont plus vrais-ſemblables.

Celles-cy ſont naturellement bienfaiſantes ; cependant elles n'accordent point à ceux qu'elles aiment le don des richeſſes, elles le gardent pour elles.

Diſons un mot des Habitans naturels du païs de l'Opera ; ce ſont des peuples un peu bigeares : ils ne parlent qu'en chantant, ne marchent qu'en danſant, & font ſouvent l'un

& l'autre lorſqu'ils en ont le moins d'envie.

Ils relevent tous du ſouverain de l'Orqueſtre, Prince ſi abſolu, qu'en hauſſant & baiſſant un Sceptre en forme de roulau qu'il tient à ſa main, il regle tous les mouvemens de ce peuple capricieux.

Le raiſonnement eſt rare parmi ces peuples; comme ils ont la tête pleine de Muſique, ils ne penſent que des chants, & n'expriment que des ſons; ce-

pendant

pendant ils ont pouſſé ſi loin la ſcience des Notes, que ſi le raiſonnement ſe pouvoit noter, ils raiſonneroient tous à livre ouvert.

AMUSEMENT SIXIE'ME.

LES PROMENADES.

NOus avons à Paris deux ſortes de promenades ; dans les unes, on va pour voir & pour être vû ; dans les autres, pour ne voir ni n'être vû de perſonne.

Les Dames qui ont l'inclination ſolitaire, cher-

chent volontiers les routes écartées du Bois de Boulogne, où elles ſe ſervent mutuellement de guide pour s'égarer.

Les détours de ce Bois ſont ſi trompeurs, que les meres les plus experimentées s'y perdent quelquefois en voulant retrouver leurs filles.

Du Bois de Boulogne on vient dans le Cours; c'eſt une Foreſt en Galerie, où il eſt permis aux chevaux de ſe promener, &

non pas aux hommes.

Dans un climat voiſin, qu'on nomme les Tuileries, on va reſpirer l'air au milieu d'un nuage de pouſſiere étouffante, qui fait qu'on n'y voit point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer.

L'incommodité de ces promenades, c'eſt qu'on y y eſt tourmenté de pluſieurs inſectes; des mouches en Eté, des couſins en Automne, & en tout temps des Nouvelliſtes.

En arrivant au bout de la grande Allée des Tuileries, mon Compagnon de voyage fut enchanté du plus agreable ſpectacle qui ſe puiſſe preſenter à la vûë; il n'y avoit que des femmes ce jour-là, & l'Allée en étoit toute couverte.

Je n'ay vû de ma vie, me dit-il en ſoûriant, une volée ſi nombreuſe ! la charmante eſpece d'oiſeaux !

Ce ſont, luy dis-je ſur

le même ton, ce ſont des oiſeaux amuſans, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour.

Ils ſont volages d'inclination, foibles de temperamment, & forts en ramage.

Ils ne voyent le jour qu'au Soleil couchant, marchent toûjours élevées à un pied de terre, & touchent les nuës de leurs ſuperbes huppes; en un mot, la pluſpart des femmes ſont des paons dans

les promenades, quelques-unes ſont des pigriéches dans leur domeſtique, & des colombes dans le tête-à-tête.

Voila une deſcription bien hardie, me dît mon Siamois; en bonne foy, me dît-il, ce portrait eſt-il d'aprés nature? Eſt-ce bien-là la femme? Oüy, ſans doute, luy répond-je; mais je connois des femmes qui s'élevent au-deſſus de la femme, & peut-être même au-deſſus de l'homme: A l'égard de

celles-là, je n'ay que faire de les diſtinguer des autres, elles ſe diſtingueront bien d'elles-même.

Rien n'eſt plus difficile à définir que les femmes: & de toutes les femmes, les Pariſiennes ſont les plus indéfiniſſables.

Les femmes Eſpagnoles ſont tout Eſpagnoles, les Italiennes tout Italiennes, les Allemandes tout Allemandes; mais dans les Pariſiennes on trouve des Eſpagnoles, des Italiennes

& des Allemandes.

Parmi nos Françoiſes, combien de Nations differentes?

La Nation policée des femmes du monde.

La Nation ſauvage des Provinciales.

La Nation libre des Coquettes.

La Nation indomptable des Epouſes fideles.

La Nation docile des femmes qui trompent leur mari.

La Nation aguerrie des femmes d'intrigue.

La Nation timide ..... mais il n'y en a plus gueres de celles-là.

La Nation barbare des belles-meres.

La Nation fiere des Bourgeoiſes qualifiées.

La Nation errante des viſiteuſes regulieres.

Et tant d'autres, ſans compter la Nation ſuperſtitieuſe des coureuſes d'Horoſcope ; on devroit renfermer celles-là, & détruire la Nation des Devinereſſes qui les abuſent, & qui ſous pretexte de deviner ce que font les perſonnes, leur font faire des choſes qu'elles n'auroient jamais faites.

Je me laiſſe un peu trop emporter à mon ſujet :

c'eſt une choſe étrange ; qu'on ne puiſſe parler des femmes avec une juſte moderation ; on en dit toûjours trop ou trop peu : on ne parle pas aſſez des femmes vertueuſes, & l'on parle trop de celles qui ne le ſont pas.

Les hommes leur rendroient juſtice à toutes, s'ils pouvoient en parler ſans paſſion ; mais ils ne parlent gueres de celles qui leur ſont indifferentes: ils ſont prévenus pour celles qu'ils aiment, & con-

tre celles dont ils n'ont pû ſe faire aimer.

Ils font paſſer ces dernieres pour déreglées, parce qu'elles ſont ſages, & plus ſages qu'ils ne voudroient. Ce déchaînement des hommes devroit faire la juſtification des femmes ; mais par malheur la moitié du monde prend plaiſir à médire, & l'autre moitié à croire les médiſances.

La médiſance eſt de tout temps & de tous païs ;

elle eſt preſque auſſi ancienne dans le monde que la vertu.

On devroit punir plus rigoureuſement la médiſance que le larcin ; elle fait plus de tort à la ſocieté civile : & il eſt plus difficile de ſe garder d'un médiſant que d'un voleur.

On convient que l'un & l'autre ſont fort mépriſables ; cependant on les eſtime quand ils excellent. Un railleur fin

& delicat, fait les delices de la converſation; & tel qui s'approprie habilement le bien d'autruy, s'attire la veneration de ceux même à qui il coupe la bourſe.

Et voyant le triomphe de ceux-cy, on diroit que ce n'eſt ni la médiſance, ni le vol qu'on blâme dans les autres, mais ſeulement leur malhabileté: on les punit de n'avoir ſçu atteindre à la perfection de leur art.

Vous vous éloignez de vôtre ſujet, me dit mon Siamois, vous parlez de la médiſance en general, & il ne s'agiſſoit que de celle que les hommes font ordinairement du beau ſexe ; je vous y ramene, à propos de certaines Loix qui furent autrefois propoſées par un Legiſlateur de Siam. Une de ces Loix permettoit aux femmes de médire des femmes ; premierement, parce qu'il eſt impoſſible de l'empêcher ; & de plus, par-

ce qu'en fait de galanterie, telle qui accuſe ſa voiſine, en peut être auſſi accuſée, ſelon la Loy du Tallion. Mais comment voulez-vous qu'une femme ſe vange d'un homme qui aura publié qu'elle eſt galante ? Publiera-t-elle qu'il eſt galant ?

Je voudrois bien ſçavoir pourquoy il eſt plus honteux à un ſexe qu'à l'autre, de ſuccomber à l'amour ? Mais traiter ſerieuſement cette queſtion, ce ſeroit trop occuper l'eſ-

prit; amuſons-le ſeulement par une penſée comique.

Les hommes ont mis leur gloire à conquerir les femmes, & les femmes ont mis la leur à ſe bien défendre : celuy qui ſe fait aimer, chante victoire ; celle qui aime, ſe confeſſe vaincuë.

S'il étoit vray que les Dames fuſſent plus foibles que nous, leurs chutes devroient être plus pardonnables ; & voicy ce que le Siamois conclut en leur faveur.

Il faut bien, dit-il aux hommes, que vous vous ſentiez plus foibles que vos femmes, puiſque vous voulez qu'elles vous pardonnent tout, lorſque vous ne leur pardonnez rien.

Il ſemble, continuë-t-il, qu'auſſi-tôt que vous avez acquis une femme par Contrat, il luy doive ſuffire d'être tout à vous, ſans qu'elle oſe vouloir que vous ſoyez tout à elle: quelle tyrannie aux hommes,

d'avoir ainſi uſurpé le droit d'être infideles impunément !

Ils n'ont pas tant gagné à cela qu'ils penſent, dis-je à mon Voyageur ; les maris n'ont-ils pas la meilleure part de la honte qu'ils ont attachée à l'infidelité de leurs femmes ? Et pour en revenir à la médiſance, peut-on médire d'une femme ſans faire tort à ſon mary ?

Puiſque la médiſance contre les femmes a des ſui-

tes ſi dangereuſes, & qu'on ne peut l'empêcher, je voudrois au moins qu'on fût obligé de prouver clairement les fautes dont on les accuſe. Comme les preuves en pareil cas ſont difficiles, cela calmeroit les fureurs de langue de nos jeunes calomniateurs.

Ils pourroient ſe déchaîner contre celles qui ſont fardées ; car on voit clairement ce qu'elles ont de trop ſur leur viſage ; mais on ne voit pas ce qui manque à leur honneur,

C'eſt cette difficulté de prouver qui fait qu'on médit ſi hardiment des plus ſages ; car dans les choſes où il eſt impoſſible de démontrer la verité, on pretend que la vrai-ſemblance ſuffiſe.

Attaquer de la langue une vertu entre deux fers, c'eſt médiſance. Publier qu'une perſonne ſage ne l'eſt pas, c'eſt calomnie. Dire qu'une laide n'eſt pas belle, ce n'eſt ni médiſance ni calomnie ; mais

c'eſt un crime atroce que les Dames ne pardonnent jamais.

La pluſpart ſont encore plus jalouſes de leur réputation ſur la beauté que ſur l'honneur; & telle qui a beſoin de toute la matinée pour perfectionner ſes charmes, ſeroit plus fâchée d'être ſurpriſe à ſa toilette, que d'être ſurpriſe avec un galant.

Cela ne m'étonne pas: la premiere vertu ſelon les

femmes c'eſt de plaire; & pour plaire aux hommes, la beauté eſt un moyen plus ſûr que la ſageſſe.

Les uns aiment dans une femme la douceur & la modeſtie; les autres n'ont du goût que pour la vivacité & l'enjoüement; mais l'agrément & la beauté ſont de tous les goûts.

Une jeune perſonne qui n'a d'autre patrimoine que l'eſperance de plaire, eſt bien embarraſſée quel parti prendre pour

pour réüſſir dans le monde : eſt-elle ſimple ? on s'en dégoûte ; prude, on la fuit ; coquette, on l'abandonne : pour bien faire, il faudroit qu'elle fût prude, ſimple & coquette tout enſemble ; la ſimplicité attire, la coquetterie amuſe, & la pruderie retient.

S'il eſt difficile aux femmes de ſe maintenir avec les hommes, il leur eſt bien plus difficile encore, de ſe maintenir avec les femmes mêmes : celle qui ſe pique de vertu, s'attire l'envie ;

celle qui ſe pique de galanterie, s'attire le mépris; mais celle qui ne ſe pique de rien, échape au mépris & à l'envie, & ſe ſauve entre deux reputations.

Ce ménagement paſſe la capacité d'une jeune fille : celles qui ſont jeunes & belles, ſont expoſées à de grands perils; pour s'en garentir elles auroient beſoin de raiſon, & par malheur la raiſon ne vient qu'aprés que la jeuneſſe, la beauté & le peril ſont paſſez. Pourquoy faut-il que

la raiſon ne vienne pas auſſi tôt que la beauté, puiſque l'une eſt faite pour défendre l'autre ?

Il ne dépend pas d'une fille d'être belle ; le ſeul trait de beauté qu'elles pourroient toutes avoir & qu'elles n'ont pas toûjours, c'eſt la pudeur ; & de tous les traits de beauté, c'eſt le plus facile à perdre.

Celle qui n'a point encore aimé eſt ſi honteuſe de ſa premiere foibleſſe,

qu'elle voudroit ſe la cacher à elle-même ; pour la ſeconde, elle ſe contente de la cacher aux autres ; mais la troiſiéme, elle ne ſe ſoucie plus de la cacher à perſonne.

Quand la pudeur eſt une fois perduë, elle ne revient pas plus que la jeuneſſe.

Celles qui ont perdu la pudeur, s'en font une affectée, qui s'effarouche bien plus aiſément que la naturelle : j'en connois qui s'alarment au moindre mot

équivoque, & qui marquent trop de crainte des choſes qu'elles ne devroient point ſçavoir.

Une fille de ce caractere étoit dans une aſſemblée avec ſa cadette qui ſortoit d'un Convent, quelqu'un conta une avanture galante ; mais il la conta en termes ſi obſcurs, qu'une fille ſans experience n'y pouvoit rien comprendre ; plus le recit étoit obſcur, & plus cette cadette étoit attentive, & elle marquoit naïvement

ſa curioſité ; l'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que ſa cadette , s'écria : Hé , fi, ma ſœur , pouvez - vous entendre ſans rougir ce que ces Meſſieurs diſent ?

Helas ! répondit naïvement la cadette , je ne ſçay pas encore quand il faut rougir.

Cette heureuſe ignorance eſt toute oppoſée à l'habileté de ces Heroïnes de politique , qui conſervent une eſpece d'ordre

dans le deſordre même.

Tout eſt reglé chez une femme qui ſçait ſon monde; celuy qui perd ſon argent par complaiſance, cede la place à celuy qui préte ſon caroſſe pour la promenade; le jeune heritier commence où la dupe ruinée a fini; tel qui paye la collation, eſt relevé par un autre qui la mange: Et quand l'Officier entre par la porte, il faut que le Marchand ſorte par la fenêtre.

Cette regularité des coquettes n'empêche pas que les femmes de bien ne les mépriſent, & ce mépris n'empêche pas qu'elles ne les imitent; n'apprennent-elles pas d'elles le bon air, le ſçavoir vivre, & les manieres galantes; elles parlent, s'habillent & s'ajuſtent comme elles; il faut bien ſuivre le torrent: ce ſont les coquettes qui inventent les modes & les mots nouveaux; tout ſe fait par elles & pour elles: cependant avec tous ces avan-

tage

tages, il y a une grande difference entre les unes & les autres; la reputation des femmes de bien eſt plus ſolide, celle des coquettes eſt plus étenduë.

Je m'apperçois que je m'arrête trop dans cet endroit de mon voïage, on s'amuſe toûjours plus qu'on ne veut avec les femmes; puiſque nous y ſommes, faiſons voir à nôtre Siamois le païs de la Galanterie, dont elles ſont tout l'ornement.

LA GALANTERIE.

Entrons dans ce charmant païs, & voyons d'abord.....mais qu'y peut-on voir ? La Galanterie autrefois ſi cultivée, ſi floriſſante, frequentée par tant d'honnêtes gens, eſt maintenant en friche, abandonnée : quel deſert ! helas ! je n'y reçonnois plus rien.

Suivons donc l'uſage nouveau ; & ſans nous a-

muſer à la Galanterie, paſſons tout d'un coup au Mariage.

AMUSEMENT SEPTIE'ME.

LE MARIAGE.

IL eſt bien difficile de parler du Mariage d'une maniere qui plaiſe à tout le monde. Ceux qui n'y prennent nul intereſt, ſeront ravis que j'en faſſe une deſcription comique. Maudit ſoit le plaiſant, dira ce mari ſerieux, s'il étoit à ma place, il n'auroit pas

envie de rire. Si je moraliſe triſtement ſur les inconveniens du Mariage, ceux qui ont envie de ſe marier, ſe plaindront que je veux les dégoûter d'un état ſi charmant. Sur quel ton le prendrai-je donc ? J'y ſuis fort embaraſſé.

Un certain Peintre faiſoit un Tableau de l'Himen pour un jeune Amant: je veux qu'il ſoit accompagné de toutes les graces, luy diſoit cet Amant paſſionné. Souvenez-vous ſur tout que l'Himen doit être

plus beau qu'Adonis : Il faut luy mettre en main un flambeau plus brillant encore que celuy de l'Amour. Enfin, faites un effort d'imagination ; je vous payeray vôtre Tableau à proportion que le ſujet en ſera gracieux. Le Peintre qui connoiſſoit ſa liberalité, n'oublia rien pour le ſatisfaire, & luy apporta le Tableau la veille de ſes nôces. Nôtre jeune Amant n'en fut point ſatisfait : il manque, dit-il, à cette figure certain air gay, certains agrémens, certains char-

mes; enfin ce n'eſt point là l'idée que j'ay de l'Himen: vous l'avez fait d'une beauté mediocre, vous ne ſerez que mediocrement récompenſé.

Le Peintre qui avoit autant de preſence d'eſprit que de genie pour la peinture, prit ſon parti dans le moment.

Vous avez raiſon, luy dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon Tableau, il n'eſt pas encore ſec; ce viſage eſt em-

bu ; & pour vous parler franchement , j'employe mes couleurs de maniere que ma peinture ne paroît rien dans les premiers jours ; je vous rapporteray ce Tableau dans quelque mois, & pour lors vous me le payerez ſelon ſa beauté ; je ſuis ſûr qu'il vous paroîtra tout autre. Adieu, Monſieur , je ne ſuis pas preſſé d'argent.

Ce Peintre remporta ſon ouvrage : nôtre jeune Amant ſe maria le lendemain ; & quelques mois

s'écoulerent ſans que le Peintre parût. Enfin, il reporta le Tableau: nôtre jeune mari fut ſurpris en le voyant; vous me l'aviez bien promis, luy dit il, que le tems embelliroit vôtre peinture; quelle difference! je ne la reconnois plus! j'admire l'effet du tems ſur les couleurs, & j'admire encore plus vôtre habileté; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce viſage eſt un peu trop gay, ces yeux un peu trop vifs, car enfin les feux de l'Himen doivent paroître

moins brillans que ceux de l'Amour ; ce ſont des feux ſolides que les feux de l'Himen. D'ailleurs, l'atitude de vôtre figure eſt un peu trop enjoüée, un peu trop libre, & vous luy avez donné un certain air de badinage qui ne caracteriſe pas tout-à-fait..... ce n'eſt pas là l'Himen enfin. Fort bien, Monſieur, luy dit le Peintre, ce que j'avois prévû eſt arrivé ; l'Himen eſt à preſent moins beau dans vôtre idée que dans mon Ta-

bleau, c'étoit tout le contraire il y a trois mois; ce n'eſt point ma peinture qui a changé, c'eſt vôtre idée; vous étiez Amant pour lors, vous êtes mari maintenant.

Je vous entens, interrompit le mari; briſons là-deſſus: vôtre Tableau eſt agreable au-delà de mon imagination, il eſt juſte que le payement ſoit au-delà de la vôtre: voilà une bourſe qui contient le double de ce que vous pouvez eſperer. Tenez, Monſieur, laiſſez-moy le Tableau.

Non, Monſieur, repliqua le Peintre, non, je ne vous le laiſſeray point, je vous en veux donner un autre qui plaiſe aux Amans & aux Maris, & ce ſera le chef-d'œuvre de la Peinture. En effet, le Peintre fit un autre Tableau, où il ſe ſervit avec tant d'art, de certaines regles d'optique & de perſpective, que le portrait de l'Himen paroiſſoit charmant à ceux qui le regardoient de loin; mais de prés ce n'étoit plus cela: il le fit placer au bout d'une agreable Galerie, ſur

une eſpece d'eſtrade, & pour monter ſur cette eſtrade, il falloit paſſer un pas fort gliſſant; en deçà c'étoit le charmant point de veuë; mais ſi tôt qu'on avoit paſſé le pas, adieu les charmes.

Si vous comprenez la difficulté qu'il y a de peindre le Mariage au goût de tout le monde, ſuſpendez ici vôtre critique; je vais vous preſenter mon Tableau, choiſiſſez le point de veuë qui vous convient.

Pour rentrer dans nôtre ſtile de voyage, je vous diray d'abord que le Mariage eſt un païs qui peuple les autres ; la Bourgeoiſie y eſt plus fertile que la Nobleſſe ; c'eſt peut-être que les grands Seigneurs ſe plaiſent moins chez eux que chez leurs voiſins. Le Mariage a la proprieté de faire changer d'humeur ceux qui s'y établiſſent ; il fait ſouvent d'un homme enjoüé un ſtupide, & d'un galand un bouru ; quelquefois

auſſi d'un ſtupide & d'un bouru, une femme d'eſprit fait preſque un galant homme.

On ſe marie par differens motifs ; les uns par paſſion, les autres par raiſon ; celui-cy ſans ſçavoir ce qu'il fait, & celui-là ne ſçachant plus que faire.

Il y a des hommes ſi accablez de quietude & d'indolence, qu'ils ſe marient ſeulement pour ſe deſennuyer : D'abord le choix d'une femme les occupe ;

enſuite les viſites, les entrevûës, les feſtins, les ceremonies ; mais aprés la derniere ceremonie, l'ennuy les reprend plus que jamais.

Combien voyons-nous de maris & de femmes qui dés la ſeconde année de leur communauté, n'ont plus rien de commun que le nom, la qualité, la mauvaiſe humeur, & la miſere ?

Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais ménages, puis qu'on ſe marie

tout

tout à ſa tête, ou tout à celle des autres.

Tel qui ſe marie à ſa tête, ne voyant pas dans une femme ce que tout le monde y voit, eſt en danger d'y voir dans la ſuite beaucoup plus que les autres n'y ont vû.

Tel autre qui n'a pas la force de ſe déterminer par luy-même, s'en rapporte à la marieuſe de ſon quartier, qui ſçait à point nommé le taux des établiſſemens, & le prix courant

des filles à marier. Ces connoiſſeuſes ont le talent d'aſſortir les conditions, les biens, les familles, tout enfin, hors les humeurs & les inclinations dont elles ne ſe mettent point en peine.

Avec l'entremiſe de ces femmes d'affaire, on fait un mariage comme une emplette ; on marchande, on ſurfait, on meſoffre, enfin on eſt pris au mot.

D'autres qui n'ont pas le loiſir de marchander,

vont lever une riche veuve chez un Notaire, comme on leve une Charge aux Parties caſuelles.

Ce n'eſt pas tout-à-fait la faute de l'entremetteuſe ſi l'on eſt trompé en femme, elles vous donnent un memoire; on n'examine que les articles de la famille & du bien, on laiſſe à côté la femme, qu'on ne retrouve que trop dans la ſuite.

Aprés tout ce que je viens de dire, je ne crains

point d'avancer que ceux qui ſe marient peuvent être heureux.

Mais ce n'eſt point ſe marier, c'eſt negocier, que de prendre une femme pour ſon bien.

Ce n'eſt point ſe marier, c'eſt ſe contenter, que de prendre une femme pour ſa beauté.

Ce n'eſt point ſe marier, c'eſt radoter à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la ſociété.

Qu'eſt-ce donc que ſe marier? C'eſt choiſir avec diſcernement, à loiſir, par inclination & ſans intereſt, une femme qui vous choiſiſſe de même.

Le païs du Mariage a cela de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter, & les habitans naturels voudroient en être exilez.

On peut être exilé du Mariage par les ſeparations, mais il n'y a de

veritable ſortie que celle du veuvage.

Quoy que le veuvage ſuppoſe la mort de l'un des deux époux, il me paroît moins à craindre que la ſeparation.

Les ſeparez ſont des animaux ſauvages, incapables des plus beaux nœuds de la ſocieté.

Dans les cauſes ordinaires de ſeparation, on donne le tort à la femme; mais ſouvent le mari eſt

cauſe que la femme a tort, & il a luy-même le tort d'avoir appris au public que ſa femme avoit tort.

On doit s'attendre que je vais parler icy du veuvage, c'eſt un grand ſujet & tres-fertile ; mais il eſt trop difficile à traiter.

Comment parler des veuves ? Si je ne les dépeins qu'à demi-fâchées de la mort d'un mari, je bleſſeray la bienſeance : ſi j'exagere leur affliction, je bleſſeray la verité.

Quoy qu'en puiſſent dire les mauvais plaiſants, il n'y a point de veuvage ſans triſteſſe : N'eſt-ce pas toûjours un état fort triſte, d'être obligé de feindre une triſteſſe continuelle ? Le triſte rôle à joüer que celuy d'une veuve qui ne veut point faire parler d'elle !

Il y a des veuves à qui les ſanglots & les larmes ne coûtent rien ; j'en ay connu une au contraire qui faiſoit de bonne foy tout ſon poſſible pour s'af-

fliger,

fliger ; mais la nature luy avoit refuſé le don des larmes ; cependant elle vouloit faire pitié aux parens de ſon mari, ſes affaires dépendoient d'eux.

Un jour ſon beaufrere qui étoit fort affligé, luy reprochoit qu'elle n'avoit pas verſé une larme ; helas! luy répondit la veuve, mon pauvre eſprit a été ſi accablé de ce coup imprévû, que j'en ſuis devenuë comme inſenſible ; les grandes douleurs ne ſe font point ſentir d'abord, mais

dans la ſuite je ſuis ſûre que j'en mourray.

Je ſçay, luy repliqua le beaufrere, que les douleurs trop grandes ne ſe font point ſentir d'abord; je ſçais encore que les douleurs violentes ne durent guere : ainſi, Madame, vous ſerez toute étonnée que la douleur de vôtre veuvage ſera paſſée avant que vous l'ayez ſentie.

Une autre Veuve ſe deſeſperoit, & ce n'étoit pas ſans ſujet; elle avoit perdu

en même jour le meilleur mari, & la plus jolie petite chienne de Paris.

Ce double veuvage l'avoit réduite en un état qui faiſoit craindre pour ſa vie. On n'oſoit luy parler de boire ni de manger ; on n'oſoit pas même la conſoler. Il eſt dangereux d'obſtiner la douleur d'une femme, il vaut mieux laiſſer agir le temps & l'inconſtance. Cependant pour accoûtumer petit à petit la Veuve à ſupporter l'idée de ſes pertes, une bonne

amie luy parla d'abord de ſa petite chienne ; au ſeul non de Babichonne, ce fut des hurlemens, des tranſports, elle s'évanoüit enfin : que j'ay bien fait, s'écria la prudente amie, de ne point parler du mari, elle ſeroit morte tout-à-fait !

Le lendemain, le nom de Babichonne fit couler des larmes avec tant d'abondance, qu'on eſpera que la ſource en tariroit bien-tôt, & l'amie zelée crut qu'elle pouvoit haſar-

der le nom du mari.

Helas ! luy dit-elle, ſi le ſeul nom de Babichonne vous afflige tant, que ſeroit-ce donc ſi on vous parloit de vôtre mari ? mais je n'ay garde : la pauvre Babichonne ! vous n'en retrouverez jamais une ſemblable ; cependant elle eſt bienheureuſe d'être morte, car vous ne l'auriez plus aimée : peut on aimer quelque choſe aprés avoir perdu un mari ?

C'eſt ainſi que cette amie

habile mêloit adroitement l'idée du mari avec celle de Babichonne ; ſçachant bien que quelquefois deux fortes douleurs ſe détruiſent l'une l'autre en faiſant diverſion. Elle remarqua qu'au nom de Babichonne les pleurs redoubloient, & qu'elles s'arrêtoient tout court au nom du mari ; c'étoit, ſans doute, le ſaiſiſſement : on ſçait que les pleurs ne ſont que pour les douleurs mediocres. Quoy qu'il en ſoit, la pauvre affligée paſſa pluſieurs jours & pluſieurs nuits

dans cette alternative de pleurs & de ſaiſiſſemens.

Enfin, la bonne amie fit chercher une petite chienne, & en trouva une plus jolie que la défunte : elle la preſenta ; mais la Veuve ne l'accepta qu'en pleurant : heureuſement la nouvelle chienne ſe fit tant aimer en huit jours, qu'on ne pleura plus Bichonne ; & voicy la conſequence que l'amie en tira.

Si une chienne nouvelle a fait ceſſer les pleurs, peut-

être qu'un mary nouveau fera ceſſer les ſaiſiſſemens; mais helas! l'un ne fut pas ſi facile que l'autre; la nouvelle chienne s'étoit fait aimer en huit jours, & il falut plus de trois mois pour faire conſentir la Veuve à ſe remarier.

Quoy que je me ſois donné plein pouvoir de quitter mon Voyageur Siamois tant qu'il me plairoit, je ne veux pas le perdre de vûë; j'ay beſoin qu'il autoriſe certaines idées creuſes qui me ſont venuës à pro-

pos de la Faculté & de l'Univerſité : ce ſont deux païs où les idées ſimples & naturelles ne ſont pas les mieux reçûës ; il faut qu'un Voyageur parle, s'il ſe peut, la langue des païs par où il paſſe ; je vais donc guinder mon ſtile & figurer mes expreſſions, pour être plus intelligible aux Docteurs.

AMUSEMENT HUITIE'ME.

L'UNIVERSITE'.

DAns le païs Latin tout eſt obſcur ; les habitations, les vetemens, le langage, & les raiſonnemens même.

La nobleſſe ni la bravoure ne ſervent de rien pour parvenir aux dignitez de la Republique des

Lettres : ce ſont les plus ſçavans, & ſouvent les plus opiniâtres, qui uſurpent la domination. Là chaque Maiſon eſt un Royaume, ou plûtôt un Empire, où chaque Souverain a ſon Sceptre, ſa Juſtice, ſes Loix & ſes Armes : & tel d'entre-eux eſt ſi puiſſant, qu'il gouverne quatre Nations dans un ſeul College.

Il y a long-tems qu'on travaille à defricher le païs de la ſcience ; cependant il n'y paroît gueres : la ſeule choſe qu'on y explique

nettement, c'eſt qu'un & un font deux ; & ce qui fait que cela eſt ſi clair, c'eſt qu'on le ſçavoit avant que d'en avoir fait une ſcience.

Quoiqu'il en ſoit, la Geometrie eſt d'un grand uſage ; elle ſert entre autre choſes à éprouver l'eſprit, comme le creuſet ſert à éprouver l'or: Les bons eſprits s'y rafinent, les eſprits faux s'y évaporent.

Les Geometres travaillent ſur un terrain ſi ſolide, qu'aprés avoir bien poſé la premiere pierre, ils

élevent ſans crainte leurs bâtimens juſqu'aux cieux.

Sur un terrain bien different, les Philoſophes bâtiſſent des édifices ſuperbes qu'on appelle Siſtêmes : ils commencent par les fonder en l'air ; & quand ils croyent être parvenus au ſolide, le bâtiment s'évanoüit, & l'Architecte tombe des nuës.

Le païs des Siſtêmes eſt fort amuſant ; entr'autres ſingularitez on y voit une populace d'éguilles s'aſ-

ſembler autour d'une pierre noire, de grands hommes courir aprés les petits corps ; on y peſe l'air, on y meſure la chaleur, le froid, la ſechereſſe & l'humidité ; grandes découvertes pour l'utilité de l'homme ; ſans étudier, il n'a qu'à jetter les yeux ſur un petit tuyau de verre, pour connoître s'il a froid, s'il a chaud, s'il pleut, ou s'il fait beau tems.

Attiré par ces belles connoiſſances, on cherche des guides pour avancer

dans la Philoſophie: on apperçoit un ancien Grec, qui depuis deux mille ans eſt maître d'un chemin creux & obſcur : d'autre part, on voit un jeune téméraire qui a oſé frayer un chemin tout oppoſé. Celui-cy eſt ſi artiſtement applany, qu'on y marche plus à ſon aiſe, & qu'on croit même y voir plus clair que dans l'autre : ces deux guides ſe tuënt de crier, c'eſt icy, c'eſt icy l'unique route qu'il faut tenir pour découvrir tous les ſecrets de la Nature: ſi

l'on me demande lequel des deux a raiſon, je diray que l'un a pour luy la raiſon de l'ancienneté, & l'autre la raiſon de la nouveauté ; & en cas d'opinion, ces deux raiſons entraînent plus de ſçavans que la raiſon même.

Celuy qui entreprend le voyage de la Philoſophie, voudroit bien ſuivre ces deux guides tout à la fois ; mais il n'oſe s'engager dans des chemins où l'on ne parle que d'accidens & de privation. Il ſe

ſent

ſent tout à coup ſaiſi du froid, du chaud, du ſec & de l'humide; penetré par la matiere ſubtile, environné de tourbillons, & ſi épouvanté par l'horreur du vuide, qu'il recule au lieu d'avancer.

On ſe doit conſoler de ne point avancer dans ce païs; car ceux qui n'y ont jamais été, en ſçavent preſque autant que ceux qui en reviennent.

Avant que de faire paſſer mon Voyageur, de l'U-

niverſité à la Faculté, il eſt bon de luy faire remarquer que,

Dans le païs de la Science, on s'égare.

Dans le Palais, on ſe perd.

Dans les promenades, on ſe retrouve.

Et on ne ſe cherche plus dans le Mariage.

On avance peu à la Cour.

On va loin avec les femmes.

Et on ne revient guere du Royaume de la Faculté.

AMUSEMENT NEUVIE'ME.

LA FACULTE'.

LE païs de la Faculté eſt ſitué ſur le paſſage de ce monde à l'autre.

C'eſt un païs climaterique ; où l'on nous fait reſpirer un air rafraîchiſſant, tres-ennemy de la chaleur naturelle.

Ceux qui voyagent dans cette contrée, dépenſent beaucoup, & meurent de faim.

La langue y eſt fort ſçavante, & ceux qui la parlent ſont tres-ignorans.

On apprend ordinairement les Langues pour pouvoir exprimer nettement ce qu'on ſçait; mais il ſemble que les Medecins n'apprennent leur jargon que pour embroüiller ce qu'ils ne ſçavent point.

Que je plains un malade de bon ſens ! Il faut qu'il ait à combattre tout à la fois les argumens du Medecin, la maladie, les remedes, & l'inanition : Un de mes amis, à qui tout cela enſemble avoit cauſé un tranſport au cerveau, eut une viſion fiévreuſe qui luy ſauva la vie : il crut voir la fiévre ſous la figure d'un monſtre ardent, qui pourſuivoit à pas continus & redoublez un malade, qu'un conducteur vint prendre par le poignet

pour le faire ſauver à travers un fleuve de ſang : ce pauvre malade n'eut pas la force de le traverſer, & ſe noya. Le conducteur ſe fit payer, & courut à un autre malade entraîné par un torrent d'eau de poulet & de mulſion. Mon ami profita de cette viſion, congedia ſon Medecin, & cela luy fit du bien, car rien ne l'empêcha plus de guerir tout ſeul.

L'abſence des Medecins eſt un ſouverain remede pour celuy qui n'a point

recours au Charlatan.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Charlatans de bonne foy : Cet Etranger, par exemple, eſt fort ſincere ; il debite de l'eau de Fontaine à trente ſols la bouteille : il dit qu'il y a dans ſon eau une vertu occulte qui guerit des plus grands maux ; il en jure, & jure vrai, puiſque cette eau le guerit luy-même de la pauvreté qui renferme les plus grands maux.

A Paris il en eſt des Me-

decins

decins comme des Almanacs, les plus nouveaux ſont les plus conſultez : mais auſſi leur regne, comme celuy des Almanacs, finit avec l'année courante.

Quand un malade laiſſe tout faire à la nature, il haſarde beaucoup ; quand il laiſſe tout faire aux Medecins, il haſarde beaucoup auſſi : mais haſard pour haſard, j'aimerois mieux me confier à la nature, car au moins on eſt ſûr qu'elle agit de bonne foy, comme elle peut, & qu'elle ne

trouve pas ſon compte à faire durer les maladies.

Il y a quelque rapport entre les Medecins & les Intendans : Les Intendans ruinent les maiſons les mieux établies, & les Medecins ruinent les corps les mieux conſtituez : Les maiſons ruinées enrichiſſent les Intendans, & les corps ruinez enrichiſſent les Medecins.

On devroit obliger tous les Medecins à ſe marier : N'eſt-ce pas une juſtice

qu'ils rendent à l'Etat quelques hommes pour ceux qu'ils luy enlevent à toute heure ?

Je pardonne à ceux qui ſont à l'extremité de leur vie, de s'abandonner aux Medecins ; & à ceux qui ſont à l'extremité de leur bien, de s'abandonner au jeu.

AMUSEMENT.

DIXIE'ME.

LE JEU.

LE Jeu eſt une eſpece de ſucceſſion ouverte à tout le monde ; j'y vis l'autre jour deux Gaſcons, heriter d'un Pariſien, qui ne ſe ſeroit jamais aviſé de les mettre ſur ſon Teſtament.

Le Lanſquenet eſt une

eſpece de Republique mal policée, où tout le monde devient égal ; plus de ſubordination : le dernier de tous les hommes, l'argent à la main, vient prendre au-deſſus d'un Duc & Pair, le rang que ſa carte luy donne.

On bannit de ces lieux privilegiez, non ſeulement la ſubordination & le reſpect, mais encore toutes ſortes d'égards, de compaſſion & d'humanité ; les cœurs y ſont tellement durs & impitoyables, que

ce qui fait la douleur de l'un y fait la joye de l'autre.

Les Grecs s'aſſembloient pour voir combattre des Atletes, c'eſt à dire pour voir des hommes s'entretuer: ils appelloient cela des Jeux; quelle barbarie! mais ſommes-nous moins barbares, nous qui appellons un jeu l'aſſemblée du Lanſquenet, ou pour uſer de l'expreſſion des Joüeurs mêmes, on ne va que pour s'égorger l'un l'autre.

Un jour mon Voyageur

entra inopinément dans un Lanſquenet ; il fut bigearement frapé de ce ſpectacle: mettez-vous à la place d'un Siamois ſuperſticieux , & qui n'a aucune connoiſſance de nos manieres de joüer, vous conviendrez que ſon idée, toute abſtraite & toute viſionnaire quelle paroiſſe , a pourtant quelque rapport à la verité: Voicy les propres termes d'une lettre qu'il en écrivit à ſon païs.

FRAGMENT D'UNE LETTRE *SIAMOISE.*

LEs François diſent qu'ils n'adorent qu'un ſeul Dieu, je n'en crois rien; car outre les divinitez vivantes auſquelles on les voit offrir des vœux, ils en ont encore pluſieurs autres inanimées, auſquelles ils ſacrifient, comme je l'ay remarqué dans une

de leurs aſſemblées où je ſuis entré par haſard.

On y voit un grand autel en rond, orné d'un tapis verd, éclairé dans le milieu, & entouré de pluſieurs perſonnes aſſiſes comme nous le ſommes dans nos ſacrifices domeſtiques.

Dans le moment que j'y entray, l'un d'eux qui apparemment étoit le Sacrificateur, étendit ſur l'autel les feuïllets détachez d'un petit Livre qu'il

tenoit à la main : ſur ces feuïllets étoient repreſentées quelques figures ; ces figures étoient fort mal peintes : cependant ce devoit être les images de quelques divinitez ; car à meſure qu'on les diſtribuoit à la ronde, chacun des aſſiſtans y mettoit une offrande chacun ſelon ſa devotion. J'obſervay que ces offrandes étoient bien plus conſiderables que celles qu'ils font dans leurs Temples particuliers.

Aprés la ceremonie dont

je vous ay parlé, le Sacrificateur porte ſa main en tremblant ſur le reſte de ce Livre, & demeure quelque temps ſaiſi de crainte & ſans action; tous les autres attentifs à ce qu'il va faire, ſont en ſuſpens, & immobiles comme luy. Enſuite, à chaque feuïllet qu'il retourne, ces aſſiſtans immobiles ſont tour à tour agitez differemment, ſelon l'eſprit qui s'empare d'eux; l'un louë le Ciel en joignant les mains, l'autre regarde fixement ſon image en grinçant les dents,

l'autre mord ſes doigts & frappe des pieds contre terre ; tous enfin font des poſtures & des contorſions ſi extraordinaires, qu'ils ne ſemblent plus être des hommes. Mais à peine le Sacrificateur a-t-il retourné certain feuïllet, qu'il entre luy-même en fureur, déchire le Livre & le devore de rage, renverſe l'autel, & maudit le ſacrifice: on n'entend plus que plaintes, que gemiſſemens, cris & imprecations, à les voir ſi tranſportez & ſi furieux, je jugeay que le Dieu qu'ils

adorent, eſt un Dieu jaloux, qui pour les punir de ce qu'ils ſacrifient à d'autres, leur envoye à chacun un mauvais Demon pour les poſſeder.

Voilà le jugement que peut faire un Siamois ſur les emportemens des Joüeurs : que n'auroit-il point penſé s'il ſe fût rencontré-là des Joüeuſes?

Non, jamais l'amour n'a cauſé tant de deſordre parmi les femmes, que la fureur du jeu. Comment

peuvent-elles s'abandonner à une paſſion, qui altere leur eſprit, leur ſanté, leur beauté, qui altere ..... que ſçai-je moy; mais ce tableau ne leur eſt point avantageux, tirons le rideau deſſus.

Je ne ſçais pourquoy les lieux publics où l'on jouë ont uſurpé le beau nom d'Academie, ſi ce n'eſt qu'on y apprend quelquefois aux dépens de tout ſon bien, à gagner ſubtilement celuy des autres.

On trouve dans Paris quantité d'Academies, qui ont toutes des vûës differentes dans leur établiſſement.

Academie de Muſique, pour exciter les paſſions.

Academie de Philoſophes, pour les calmer.

Academie pour obſerver le cours des Aſtres.

Academie pour regler le cours des mots.

Academie d'Eloquence & de Peinture, qui apprend à immortaliſer les hommes.

Academie d'armes, qui enſeigne à les tuer.

Il y a outre cela quantité d'Academies bachiques, où les bons gourmets & les fins côteaux enſeignent l'art de boire & de manger, art qui s'eſt beaucoup perfectionné depuis peu. Ce ſont de riches particuliers qui tiennent ces Academies

mies pour leur plaiſir, car on ne va plus guere dans celles qui ſont publiques, parce qu'on a remarqué que pluſieurs jeunes gens, pour y avoir vécu délicieuſement quelques années, ſe ſont mis en état de mourir de faim le reſte de leur vie.

Si le païs des Traiteurs eſt deſert, celuy des Caffez en récompenſe eſt fort peuplé.

Chaque Caffé eſt un Palais illuminé; à l'entrée

duquel paroît une Armi-de ou deux qui vous charment d'abord, pour vous attirer dans des enfoncemens à perte de vûë.

Là pluſieurs Chevaliers errans viennent ſe placer à une même table ſans ſe connoître ; à peine ſe regardent-ils, lors qu'on leur apporte une certaine liqueur noire, qui a la vertu de les faire parler enſemble ; & c'eſt alors qu'ils ſe racontent leurs avantures : aux charmes du Caffé, on joint la fenoüillette, qui

acheve d'enchanter les Chevaliers : Par la force de cet enchantement, l'un eſt forcé de s'abandonner au ſommeil, l'autre s'attendrit pour Armide, & l'autre comme un Roland furieux va ſignaler ſa valeur en courant les ruës.

Diſons un mot du riche païs des Bourdonois ; c'eſt là que le luxe vous conduit dans des Perous en magazin, où les lingots d'or & d'argent ſe meſurent à l'aune ; & telle femme aprés y avoir voyagé

avec quelque Etranger liberal, porte ſur elle plus que ſon mari ne gagne, & traîne à ſa queuë tout le bien d'un creancier.

D'un côté tout oppoſé, le bon marché vous mene dans une contrée où le haſard vous habille ; là quantité d'importuns officieux appellent le paſſant, l'arrêtent, le tiraillent, & luy déchirent un habit neuf pour l'accommoder d'un vieux.

Dans un païs voiſin, on

voit un grand jardin pavé, ouvert indifféremment à tout le monde ; on y voit en Hyver comme en Eté, des fleurs & des fruits en même temps ; tous les jours on les cueille, & toutes les nuits il en revient de nouveaux.

Autour de ce jardin, s'arrangent quantité de Nimphes, qui habitent chacune dans leur tonneau ; non-ſeulement elles ont cela de commun avec Diogenes, mais ainſi que ce Philoſophe elles

diſent librement au premier venu tout ce qui leur vient en penſée.

Je n'aurois jamais fait, ſi j'entreprenois de parcourir tous les païs qui ſont renfermez dans Paris; la Robe, l'Epée, la Finance, chaque état enfin y fait comme un païs à part, qui a ſes mœurs & ſon jargon particulier.

Vous y voyez le païs fertile du Negoce.

Le païs ingrat de la

Pierre Philoſophale.

Le païs froid des Nouvelliſtes.

Le païs chaud des Diſputeurs.

Le païs plat des mauvais Poëtes.

Le païs deſert des femmes de bien.

Le païs battu des coquettes ; & une infinité d'autres, ſans compter les païs perdus habitez par

pluſieurs perſonnes égarées, qui ne cherchent qu'à égarer les autres : elles ſont d'un facile accés & d'un dangereux commerce ; quelques unes ont le ſecret de plaire ſans ménagement, & d'aimer même ſans amour.

AMUSE-

AMUSEMENT ONZIE'ME.

LE CERCLE Bourgeois.

C'Eſt promener trop long-temps mon Voyageur, de païs en païs; épargnons-luy la fatigue de courir le reſte du monde.

Pour en connoître tous ces differens caracteres, il

luy ſuffira de frequenter certaines aſſemblées nombreuſes où l'on voit tout Paris en racourcy. Ces aſſemblées ſont des eſpeces de Cercles Bourgeois, qui ſe forment à l'imitation du Cercle de la Cour. Diſons un mot de celuy-cy, avant que de parler de l'autre.

Le Cercle eſt une aſſemblée grave & mal aſſiſe ſur de petits Tabourets arrangez en rond ; là toutes les femmes parlent, & pas une n'écoute ; là on raiſonne ſur rien, on decide de tout,

& les converſations les plus diverſifiées ſont des rondeaux, dont la chute eſt toûjours ou fine médiſance, ou flaterie groſſiere.

Le Cercle Bourgeois eſt une aſſemblée familiere, un conſeil libre, où les affaires du prochain ſe jugent ſouverainement ſans entendre les Parties.

Ces Tribunaux connoiſſent également des matieres ſublimes & des populaires, tout eſt de leur reſſort; là le caprice preſide,

& c'eſt là proprement qu'on trouve autant d'opinions differentes qu'il y a de têtes : le même Juge y eſt tantôt ſevere, & tantôt indulgent, tantôt grave, tantôt badin ; & on en uſe là comme j'ay fait dans mes Amuſemens ; l'on y paſſe en un inſtant du ſerieux au comique, du grand au petit ; & quelquefois une reflexion ſubite ſur la coëfure d'une femme, empêche la deciſion d'un point de morale qui étoit ſur le tapis.

On y prononce vingt Arreſts tout à la fois ; les hommes y opinent quand ils peuvent, & les femmes tant qu'elles veulent ; elles y ont deux voix pour une.

La liberté qui regne dans le Cercle Bourgeois, donne lieu à toutes ſortes de perſonnes de s'y faire connoître, & d'y connoître les autres ; là chacun parle ſelon ſes vûës, ſes inclinations & ſon genie.

Les jeunes gens diſent

ce qu'ils ſont, les vieillards ce qu'ils ont fait, & les ſots ce qu'ils ont envie de faire.

L'ambitieux parle contre la pareſſe, le pareſſeux contre l'ambition.

Le negociant deteſte la guerre, & le guerrier maudit la paix.

Le ſçavant mépriſe le riche, en ſouhaitant des richeſſes ; le riche mépriſe tout net la ſcience & les ſçavans.

Les gens raiſonnables blâment l'amour, & les amans ſe revoltent contre la raiſon.

Ceux qui ne ſont point mariez, condamnent les maris jaloux ; & ceux qui le ſont les juſtifient.

Un jeune étourdi plein de vigueur & de ſanté, témoignoit par ſes diſcours, qu'il ſe croyoit immortel, & qu'il craignoit que ſon pere ne le fût auſſi. Un vieillard choqué de cette

idée, entreprit le jeune homme : Apprenez, luy dit-il d'un ton ſevere, que tout âge eſt égal pour la durée de la vie; un homme de quatre-vingt ans, eſt encore aſſez jeune pour vivre; & un enfant de quatre jours eſt déja aſſez vieux pour mourir.

Je comprens, repliqua l'étourdi, que vous êtes aſſez jeune pour vivre aujourd'huy, & aſſez vieux pour mourir demain.

Ceux que vous venez

d'entendre n'ont eu qu'à parler pour faire paroître ce qu'ils étoient : d'autres dans leurs diſcours & dans leurs manieres paroiſſent tout le contraire de ce qu'ils ſont.

Vous admirez la vivacité d'un Provençal, qui brille par ſes ſaillies d'eſprit ; ne vous y laiſſez pas tromper, ce ſont des ſaillies de memoire, l'imagination n'y a guere de part.

Un tel ſe pique à bon droit de bel eſprit ; c'eſt

un aigle dans les ſciences ; en affaires, c'eſt un étourneau ; & ce bœuf qui rumine dans la converſation, eſt un furet dans les Finances.

Apercevez-vous cette figure inanimée, cet indolent qui s'étale dans un fauteüil, il ne prend aucune part à tout ce qui ſe dit en ſa preſence ; vous concluez de là, que de plus grandes affaires l'occupent, que ſa tête en eſt pleine : rien n'eſt plus vuide ; cet homme eſt éga-

lement incapable de s'appliquer & de ſe réjoüir ; il s'endort au jeu, il baille aux Comedies les plus divertiſſantes ; il a une Charge conſiderable, il a une belle femme, & n'eſt pas plus occupé de l'une que de l'autre.

Beliſe entre dans l'aſſemblée : vous en jugez mal, parce qu'elle eſt trop enjoüée, trop libre en paroles ; cependant, c'eſt une Lucrece dans ſa conduite ; & ſa Compagne qui parle en Lucrece, eſt peut-être

une Laïs par ſes actions.

Cette jeune perſonne ſans experience, n'entend qu'avec horreur prononcer le mot d'amour ; ſa mere luy en a fait des portraits ſi horribles, qu'elle croit le haïr : vous imaginez-vous qu'elle l'haïra toûjours ? Cela n'eſt pas ſûr : une fille qui haït l'amour avant que de le connoître, eſt en danger de ne le pas haïr long-temps.

Ce nouveau riche qui répand l'argent comme de

l'eau, quand il s'agit de paroître, vous ébloüit par ſa magnificence ; il donne même, & cache de bonne grace la peine qu'il a à donner. Ah ! la belle ame, s'écrie-t-on ! Helas ! ce n'eſt qu'à force de baſſeſſes d'ame qu'il a gagné dequoy paroître ſi genereux.

J'explique peut-être les choſes un peu plus qu'il ne faut, & je démaſque trop les perſonnages de mon Cercle. Mais quand je voudrois les épargner, & qu'ils auroient eux-

mêmes aſſez d'habileté pour cacher leurs défauts, je voy venir une femme penetrante qui les déchifrera bien plus impitoyablement que moy.

Cette femme s'avance; que ſon air eſt modeſte! elle ne leve les yeux que pour voir ſi les autres femmes ſont auſſi modeſtes qu'elle.

Elle a tant de vertu, dit-on, qu'elle ne peut ſouffrir celles qui en ont moins qu'elle: celles qui en ont

davantage luy déplaiſent auſſi ; c'eſt pourquoy elle n'en épargne pas une.

Je demandois un jour à une femme de ce caractere, pourquoy ſes exhortations étoient toûjours moitié morale, moitié médiſance. Parlez mieux, s'écria-t-elle, la médiſance me fait horreur : à la verité je ſuis quelquefois obligée, pour m'accommoder au goût du monde, d'aſſaiſonner mes remontrances d'un peu de ſel atique ; car on veut de l'agrément

par-tout, même dans la correction : Il faut bien faire paſſer la morale à la faveur de quelques traits de ſatire. Parlez plus ſincerement, luy repartis-je, & dites que vous voulez à la faveur d'un peu de morale faire paſſer force médiſances.

Revenons à cette faiſeuſe de portraits qui prend ſeance dans nôtre Cercle : Elle ſçait ſi bien ſon métier, qu'en un ſeul trait d'hiſtoire elle vous peindra deux ou trois

caracteres

caracteres differens, ſans compter le ſien propre, que vous connoîtrez par ſa maniere de raconter.

Connoiſſez-vous, dit-elle, ce negociant, il eſt tres-honnête homme; ſon induſtrie a commencé ſa fortune, & ſa probité l'a achevée: Il eſt comblé de biens; mais tout riche qu'il eſt, helas que je le plains! ſa fille a échoüé avant que d'arriver au port du mariage, & ſa femme a fait naufrage dans le port même.

Enſuite elle vous fera admirer la politique d'une ſage indigente, qui reçoit tout d'un Financier ſans luy rien accorder ; cela s'appelle, dira-t-elle, une vertu à l'épreuve. Mais par malheur pour cette vertueuſe perſonne, le monde juge mal des choſes ; on croid que chez les Financiers, en amour comme en affaires, les articles de la recette ſuivent de prés ceux de la dépenſe ; & que ces Meſſieurs-là ſont accoûtumez à receüil-

lir auſſi-tôt qu'ils ont ſemé.

A mon égard, continuë cette charitable perſonne, je ſerois bien caution que l'homme d'affaire dont j'ay parlé, n'a d'autres vûës que de retirer des occaſions du vice, celle à qui il fait du bien; je le connois à fond, je faiſois l'autre jour ſon éloge en bon lieu; je diſois que perſonne n'eſt plus genereux, & qu'il n'a rien à luy.

J'en conviens, dit un mauvais plaiſant qui m'interrompit ; on peut dire que l'homme que vous loüez n'a rien à luy, car il n'eſt riche que du bien d'autruy.

C'eſt trop écouter cette médiſante ; il eſt tems que quelqu'un l'interrompe, pour ſauver la reputation de tous ceux qu'elle connoît, & de ceux même qu'elle ne connoît pas.

Celle qui va l'interrompre, c'eſt une femme ſçavante, qui vient ſe plaindre à un Poëte de ſa clique, qu'une de ſes Compagnes va ſe marier ; Quelle perte pour nous, s'écrie-t-elle ! Plus de commerce d'eſprit, plus de converſations ſçavantes, plus de proſe, plus de vers, le mariage abſorbe tout ; la pauvre fille ! elle écrivoit avec tant de délicateſſe ; ſon ſtile étoit enjoüé, ſes penſées fines, ſes applications juſtes :

adieu la délicateſſe, adieu la juſteſſe ; car enfin pour une femme qui compoſe, un mari eſt une diſtraction continuelle.

Oüy, certes, répond le Poëte, le mariage enchaîne l'eſprit auſſi-bien que le cœur, & par malheur encore, le cœur ſe dégage, & l'eſprit demeure dans les fers. Un mien ami, tant qu'il fut garçon, produiſoit chaque ſemaine un volume de Poëſies gaillardes. Depuis trois ans qu'il eſt marié, je n'ay

pû tirer de luy qu'une Elegie plaintive, & quelque Epître chagrine.

Sçavez-vous bien, reprit la ſçavante deſolée, ce que nôtre amie m'allegue pour excuſe? L'amour, Monſieur, l'amour: la belle raiſon pour ſe marier! L'amour a-t-il jamais inſpiré le mariage aux Poëtes? Que ne garde-t-elle ſa tendreſſe, pour rendre ſes Poëſies plus touchantes & plus animées? L'amour réveille l'imagination, mais le mariage l'endort.

Cette fille m'a bien trompée, continuë-t-elle; à l'entendre parler on eût dit qu'elle auroit eu plus de délicateſſe que de paſſion, & plus d'imagination que de ſentiment : je croyois qu'elle me reſſembloit, & que ſon cœur étoit tout eſprit; mais helas! & ſon cœur & ſon eſprit ſont tout corps! quand je luy en faits des reproches, elle répond que l'amour fut toûjours ami des Poëtes, & que j'ay tort de vouloir les mettre mal enſemble.

ſemble. Je vous en fais Juge, Monſieur; n'eſt-ce pas elle qui cherche noiſe? Quand on a intereſt de ménager l'amour, il ne faut pas en venir aux extrémitez avec luy; c'eſt le pouſſer à bout que de ſe marier.

S'il n'y avoit que l'amour à perdre en ſe mariant, reprend le Poëte, ce ſeroit peu; mais qui ne ſçait que l'Himen éfarouche les Graces & les Muſes? J'ay lû dans une Fable inconnuë aux anciens, qu'Apollon

s'étant marié un jour, l'Hipocrene tarit le lendemain.

Un genie marié, eſt un genie ſterile. En effet, les productions de l'homme ſont bornées; il faut opter, de laiſſer à la poſterité ou des ouvrages d'eſprit, ou des enfans.

Mais j'apperçois un objet des plus triſtes, qui vient interrompre la converſation comique du vieux Poëte garçon, & de la femme de Lettres.

C'eſt un homme en grand deüil ; il a outré l'appareil, la queuë de ſon manteau couvre toute l'antichambre, & le bout de ſon crêpe eſt encore ſur l'eſcalier. C'eſt un Spectre de drap noir ; que vient-il faire dans une aſſemblée de plaiſir ? Il ſort de l'Enterrement ; que ne va-t-il achever de pleurer chez luy ? Cependant il eſt homme de condition ; il a perdu ſon pere, on luy doit des complimens de condoleance :

Mais pourquoy vouloir partager ſa douleur ? Il ne vient icy que pour vous faire part de ſa joye ; la ſucceſſion eſt ſi groſſe, qu'il ne ſçait à qui le dire : il cherche par-tout, qui le felicite ; il faut pourtant s'affliger d'abord avec luy par bienſeance : Que je ſuis fâchée, luy dît une Dame ! ..... Je ſuis bien aiſe, dît nôtre Orphelin, en prévenant le triſte compliment, je ſuis bien aiſe de vous trouver ſi à propos ; on m'a dit, Madame, que vous avez un bel emmeuble-

ment dont vous voulez vous défaire ; je m'en accommoderay.

Je ne puis vous exprimer, luy dît un couſin, combien je ſuis ſenſible à vôtre affliction, & j'iray au premier jour chez vous pour vous témoigner.... Je déloge demain, dît bruſquement nôtre homme, je prens une maiſon magnifique : vous la connoiſſez, c'eſt celle que ce Banquier faiſoit bâtir quand il fit banqueroute ; ſes creanciers m'en accommodent.

Un troiſiéme conſolateur vient encore à la charge, & la larme à l'œil luy fait en longs complimens l'Oraiſon funebre du défunt : Ce que j'eſtime le plus dans mon pere, continuë l'heritier, c'eſt qu'il ne m'a laiſſé aucunes dettes ; ſi vous ſçaviez l'ordre admirable qu'il a mis à ſes affaires, & les grands biens que j'ay trouvez... Hé ! corbleu, Monſieur, s'écrie un Miſantrope chagrin, vôtre pere mourut hier, pleurez du

moins aujourd'huy, vous vous réjoüirez demain de la ſucceſſion.

Bon, reprend un ſournois, qui feint de vouloir l'excuſer, ſon pere l'a aſſez affligé d'avoir vécu juſqu'à ſoixante & quinze ans; on ne peut pas s'affliger devant & aprés la mort d'un homme : d'ailleurs, c'étoit un paratre, un dénaturé, qui n'a jamais fait plaiſir qu'à luy-même : il plaignoit à ſes enfans juſqu'à l'éducation, & je dirois volontiers pour Mon-

ſieur ſon fils. Enfin, mon pere eſt mort, & ſa mort eſt le premier bien qu'il m'ait fait de ſa vie.

Nôtre ſot eſt charmé qu'on luy prouve qu'il a raiſon de ſe conſoler: le ſournois malin l'engage inſenſiblement dans une converſation indifferente, puis enſuite dans une plus enjoüée; & luy qui ne rit jamais, ſe met à rire par malice, pour obliger le fat à rire auſſi. Il pouſſe enfin la choſe juſqu'à luy faire chanter avec luy la contre-

partie d'un air à boire. Et quand il eſt à l'endroit le plus gay, il s'arrête tout court, & le tire doucement par le bras: Monſieur, luy dit-il d'un ton affligé, je vous demande pardon, ſi j'ay violenté vôtre douleur pour vous faire chanter dans le triſte équipage où vous voilà. A ces mots, l'homme en deüil baiſſe les yeux: il eſt ſi honteux de ſe ſurprendre en chantant, qu'il ſort ſans dire un ſeul mot, & même ſans achever l'air à boire qu'il avoit commencé.

Il y a long-tems qu'on a remarqué que la tendreſſe filiale n'eſt pas comparable à l'amour paternel. Il y a long-tems auſſi qu'on en a cherché les raiſons : je ne ſçay ſi quelqu'un a trouvé avant moy celles que je vais dire, originales ou non, les voicy.

Je ſuppoſe qu'un fils aime ſon pere, ſelon toute l'étenduë des obligations qu'il luy peut avoir ; & que le pere n'aime ſon fils que parce qu'il lui appartient : la

tendreſſe paternelle l'emportera encore, car l'amour de proprieté eſt toûjours plus fort que l'amour de reconnoiſſance.

Un pere qui perd ſon fils, perd un bien qui luy appartient, & le fils perd un maître à qui il appartenoit; vous ſentez bien la difference de ces deux pertes.

Il y a peu de peres qui ayent obligation à leurs enfans, & nous devons tous au moins la vie à nos

peres. Croiroit-on que ce fût une raiſon pour les moins aimer qu'ils ne nous aiment ? Cette raiſon eſt bien injuſte, elle eſt pourtant naturelle ; nous n'aimons guere ceux à qui nous devons, nous aimons mieux ceux qui nous doivent ; & l'on ſe conſole plus aiſément de la mort d'un creancier, que de celle d'un debiteur.

C'eſt cette nature injuſte qui fait qu'un orphelin ſe réjoüit de la mort d'un pere, qui ſe ſeroit affligé

de le voir ſeulement indiſpoſé.

Un pere regarde la vie d'un fils comme une continuité de la ſienne propre : Ce fils ceſſe-t-il de vivre, le pere commence à ſentir la mort. Combien d'enfans au contraire ne commencent à goûter la vie, qu'aprés la mort de leurs peres ?

La mort d'un jeune homme touche bien autrement un vieillard, que celle d'un vieillard ne touche

un jeune homme ; l'expe-rience l'apprend, & mille raiſons le prouvent. Une des principales, c'eſt la difference des reflexions que la mort fait faire aux uns & aux autres.

Mon pere meurt à ſoixante & dix ans, dit en luy-même cet homme qui n'en a que trente; j'ay donc encore du moins quarante ans à vivre. En calculant ainſi on ſe flate, mais on ſe conſole. Mon fils vient de mourir, il n'avoit que trente ans, j'en ay ſoixante;

j'ay beau me flater, je ne vois rien de conſolant dans ce calcul.

Selon l'ordre naturel, le pere doit finir avant ſon fils. Si tous les enfans mouroient de douleur à la mort de leur pere, le genre humain periroit bien-tôt. N'eſt-ce point pour prévenir ce malheur, que la nature a pris ſoin d'endurcir le cœur des enfans?

Ce qui fait encore qu'un pere a plus de naturel que ſon fils, c'eſt

qu'il eſt toûjours plus vieux que luy ; les liens du ſang ſe fortifient avec l'âge, à meſure que les paſſions s'affoibliſſent & que leur nombre diminuë.

La rupture des liens du cœur eſt d'autant plus ſenſible qu'ils ſont en plus petit nombre ; & l'on peut dire qu'à un certain âge un pere ne tient preſque plus au monde que par ſes enfans.

La nature nous fournit dans les arbres une image

de l'ingratitude des enfans. Le tronc d'un arbre communique ſa ſeve, c'eſt à dire en terme de Jardinier, ſon amitié aux branches qui ſortent de luy, & nous ne voyons point que la ſeve retourne des branches au tronc.

Quelques enfans ingrats vont conclure de là, que l'ingratitude eſt donc fondée ſur la nature; qu'ils conſiderent dans ce même arbre, que les branches reſſentent bien plus vivement le mal qu'on fait à

leur tige, que la tige ne reſſent celuy qu'on fait à ſes branches. Un Poëte Italien ajoûteroit que l'amour filial des branches les fait expirer de douleur du même coup de cognée qui abat la tige, & que la tige dénaturée reverdit ſouvent de joye, aprés qu'on luy a coupé ſes branches.

La contrarieté de ces deux comparaiſons dans un même ſujet, me met en humeur de chercher quelques raiſons pour prouver tout le contraire de ce que

je viens d'établir. J'ay dit que les peres ſont plus touchez de la mort de leurs enfans, que les enfans de celle de leurs peres : voicy quelques motifs de conſolation pour ceux-cy, & d'affliction pour les autres.

Tu vois dans ton fils celuy qui te doit ſurvivre; avertiſſement fatal, objet importun : cet objet diſparoît, ſujet de conſolation.

Tu vois dans ton pere celuy à qui tu dois ſurvi-

vre ; en le voyant, tu raiſonnes ainſi : Je ſuis venu en ce monde trente ans aprés luy, je n'en dois ſortir que trente ans aprés ; tant qu'il vivra, j'ay mes trente années franches. Par ce raiſonnement, la vie du pere fait dans l'imagination du fils une eſpece de rempart contre la mort ; ce rempart tombe, ſujet d'affliction.

Un fils eſt accoûtumé dés ſa naiſſance à avoir un pere ; il eſt attaché à luy par les préjugez de l'en-

fance. Eſt-il de plus forts liens & plus difficiles à rompre ?

A l'égard du pere, il n'a commencé d'avoir des enfans que vers l'âge de raiſon ; & cette raiſon a dû l'empêcher de s'attacher trop à une choſe qu'il pouvoit perdre.

Un pere perd à la mort de ſon fils une perſonne qu'il aime ; un fils perd en ſon pere une perſonne dont il eſt aimé : c'eſt perdre beaucoup davantage,

puiſque la perte eſt plus irreparable. Il eſt bien difficile de retrouver qui nous aime ; il ne l'eſt pas tant de retrouver qui nous puiſſions aimer.

Ajoûtez à cela ; qu'un pere qui perd un fils, peut eſperer d'en avoir d'autres ; mais à parler juſte, on ne peut avoir qu'un pere en ſa vie.

Les reflexions commencent à m'enuyer, rentrons dans le Cercle Bourgeois ; j'y remarque qu'un faiſeur

de reflexions continuelles, eſt un ennuyeux perſonnage ; il ne vous donne pas le temps de reſpirer.

Ce jeune Magiſtrat a beaucoup d'eſprit ; mais il dogmatiſe pour ſe rendre plus venerable. Il dit tout par maximes, juſqu'aux complimens ; il veut être ſolide dans les converſations les plus enjoüées, & ne badine que par ſentences.

C'eſt une choſe admi-

ble, luy dît une groſſe réjoüie, que vous ſçachiez ſi bien faire le vieillard à trente-cinq ans; vôtre voiſine qui en a cinquante, n'a pas ſi bonne grace à faire la jeune.

Une vieille, répond nôtre jeune Doyen, une vieille qui travaille à ſe rajeunir, & qui veut revoir le païs du bel âge, y va plus loin qu'elle ne croit; en courant à la jeuneſſe, elle retombe dans l'enfance.

A qui

A qui en veut cette Dame qui traverſe l'aſſemblée ſans regarder perſonne ? Son habillement eſt plus que negligé, ſa coëfure n'eſt qu'ébauchée : elle a les yeux batus & la voix éteinte ; vous devinez bien que c'eſt une joüeuſe : elle tire à part nôtre homme grave, pour luy emprunter vingt Louïs d'or qu'elle luy demande tout bas. Oüy dea, répond-il tout haut, afin qu'on l'entende, ma bourſe eſt à vôtre ſervice ; mais conſiderez à quelles

extremitez le jeu .... Hé! donnez vîte, interromp la Joüeuſe, on m'attend. Faites reflexion, continuë-t-il en cherchant ſa bourſe, que vous étiez il y a ſix mois la plus charmante perſonne du monde : La reconnoiſſez-vous, Meſdames, depuis qu'elle s'eſt abandonnée au deſordre du Lanſquenet ? Helas! ſi une femme poſſedée du jeu oublie de ſe parer & de conſerver ſa beauté, que n'oublieroit elle point dans l'occaſion ?

La Joüeuſe avale cette avanie, dans l'eſperance des vingt Loüis-d'or ; le prêcheur indiſcret les tire de ſa bourſe, en continuant de moraliſer avec une telle application, que la Joüeuſe a pris la bourſe, couru au Lanſquenet, & perdu l'argent avant qu'il ait achevé de prouver qu'elle ne devroit point joüer.

Mais il n'eſt pas temps de s'impatienter, il ne fait encore que commencer ſon ſermon ; la Joüeuſe

vient de luy fournir un texte, il va diviſer en trois points la converſation; que je plains deux ou trois femmes dont il s'eſt fait un auditoire! elles voudroient bien le laiſſer parler tout ſeul; mais elles ont des procés, elles iront bientôt le fatiguer par leurs ſollicitations; il eſt bien juſte qu'elles ſe laiſſent ennuyer par ſes reflexions.

Réjouïſſez-vous, Meſdames, je vois venir un jeune Cavalier de ceux que vous appellez de jolis hom-

mes; celui-cy eſt des mieux tournez. Il attire déja vos regards, je prévois que vous l'écouterez plus volontiers que le Senateur, que ſon arrivée a interrompu; ſes diſcours ſeront moins chargez de morale.

A peine l'aimable Cavalier a-t-il paru, qu'il eſt entouré de toutes les femmes du Cercle; les unes le connoiſſent, les autres ont envie de le connoître; toutes enfin, s'empreſſent de l'approcher. Qu'elle fureur! s'écrie mon Siamois,

Icy je m'arrête tout court pour répondre à un Critique, qui me demande d'où vient preſentement ce Siamois, & dequoy je m'aviſe de le faire parler icy. Franchement je ne me ſouviens pas bien moy-même où je l'ay laiſſé; j'ay dû le placer à quelque coin de mon Cercle Bourgeois, pour être ſpectateur de tout ce qui s'y paſſe. J'ay tort de vous l'avoir fait perdre de vûë; & puiſque j'avois commencé de voyager avec luy, il eût été

plus regulier de l'avoir toûjours à mes côtez. Mais qui ſçait ſi cette regularité ne vous eût point ennuyé? J'aime mieux encore que mes Amuſemens ſoient irreguliers qu'ennuyeux.

D'ailleurs, en commençant ce Livre, j'ay fait mes conventions. Souvenez-vous-en: ne ſuis-je pas convenu avec moy-même, que je ne ſuivrois exactement ni le voyage ni le Siamois? Je finiray donc comme j'ay commencé, ſans me gêner ni dans le deſſein, ni dans

les ſujets, ni dans le ſtile; en un mot, je me mets au-deſſus de tout, excepté du bon ſens.

C'eſt donc ſeulement parce qu'il m'en prend envie, que je quitte la digreſſion, pour ſçavoir du Siamois pourquoy il s'eſt tant récrié en voyant un troupeau de femmes s'ameuter autour d'un bel homme (ce ſont ſes termes.) N'ay-je pas raiſon de m'étonner, continuë-t-il? la pluſpart de ces femmes me paroiſſent modeſtes

dans leur maintien, ſages dans leurs paroles; je croy voir en elles une raiſon ſolide, une mouche les pique, les voila au champs; la vûë d'un jeune homme les met hors des gons. Eſt-ce donc ainſi que l'amour .....? Doucement, mon cher compagnon, doucement.

Il ne faut pas attribuer à l'amour toutes les fautes que les femmes commettent contre la modeſtie, & contre la bienſeance; je connois en elles une paſ-

ſion preſque auſſi forte, & d'autant plus dangereuſe, qu'elles peuvent s'y abandonner ſans honte : cette paſſion c'eſt la curioſité.

Ce n'eſt pas amour, par exemple, c'eſt curioſité pure, que cet empreſſement pour le Cavalier qui vient d'entrer ; premierement curioſité de voir de prés ſon habit ; c'eſt un habit d'invention, tout couvert d'une broderie imaginée, & méditée à fond ; le deſſein leur plaiſt, il eſt bizare, extravagant & ra-

ſonné: pour en étudier l'effet, le Cavalier s'eſt enfermé cinq ou ſix matinées avec ſon Brodeur; ce chef-d'œuvre de genie merite bien toute l'attention des Dames.

Autre motif de curioſité pour elles: ce joli homme a la vogue depuis peu; c'eſt la derniere mode, & il n'eſt permis qu'aux Provinciales de ne le point connoître.

Fort bien, me dit le Siamois, on m'a déja fait com-

prendre combien vos Pariſiennes ſont ſcrupuleuſes ſur les modes, elles auroient honte de porter un habit de l'an paſſé ; ſelon la regle des modes, ce joli homme leur paroîtra bien laid l'année qui vient.

Mais je leur pardonne de ſuivre l'uſage du païs, je ſuis fâché d'avoir mal interpreté leur curioſité; je ne jugeray plus du cœur des femmes par leurs démarches.

A l'égard de vôtre joly

omme, la curioſité me rend auſſi de ſçavoir ſi ſon eſprit répond à ſa figure ; mais il n'a point encore parlé, commencera-t-il bien-tôt ? Les Dames qui l'environnent, dis-je à mon curieux, ont autant d'impatience que vous de l'entendre parler, écoutons.

Elles luy adreſſent toutes la parole ; que répond-il ? tantôt oüy, tantôt non, & tantôt rien : il parle à l'une des yeux, à l'autre de la tête, & ſoûrit à celle-là

d'un air ſi miſterieux, qu'on croit qu'il y entend fineſſe ; on devine qu'il a tout l'eſprit du monde : ſa phiſionomie parle, ſon air perſuade, mais ſa repreſentation fait toute ſon éloquence ; ſi tôt qu'il s'eſt montré, il a tout dit.

C'eſt dommage que la nature n'ait pas achevé ſon ouvrage ; pour peu qu'elle eût joint d'eſprit à un exterieur ſi prévenant, on lui eût paſſé mille balivernes pour un bon mot.

Mais nos Dames commencent à ſe laſſer d'entretenir une idole ; chacune prend le parti d'aller parler à quelqu'un qui luy réponde. Le Cavalier va dans la chambre voiſine, ne penſant qu'à étaler ſes charmes ; mais il eſt frapé d'abord de ceux d'une jeune femme ; il l'aſſiege des yeux, il la minaude, il l'aborde enfin.

Cette Dame eſt fort reſervée ; mais tout charmant que luy paroiſſe le Cava-

lier, ſon abord ne l'alarme point, & c'eſt encore la curioſité qui l'expoſe avec luy au peril d'un tête-à-tête: Elle ſe diſpoſe donc à écouter l'Avanturier. Voyons comment il ſe tirera d'affaire avec elle.

Il doit être fort embarraſſé auprés de cette femme; elle a beaucoup d'eſprit, elle ne ſe payera pas de mines; cependant nous en voyons des plus ſpirituelles qui ne mépriſent pas un bel exterieur: auſſi nôtre joly homme ſe promet-

promet-il bien qu'en perſuadant qu'il aime, il perſuadera facilement qu'on le doit aimer. Il met en uſage les tours d'éloquence les plus fins, & les expreſſions les plus touchantes du langage muet ; c'eſt ſa langue naturelle, il la parle bien ; mais la belle Dame l'entend mal : que fera-t-il donc pour s'expliquer clairement ? Il a au doigt un diamant d'un grand prix, il faut trouver une maniere galante de l'offrir : il prend un air enjoüé & badin, qui luy donne lieu de poſer ſa

main dans toutes les attitudes qui peuvent faire briller ſon diamant aux yeux de l'indifferente. Il l'ébloüit, elle tourne la tête d'un autre côté, ce badinage l'importune ; c'eſt pourtant l'unique reſſource du ſot, il eſt fort étonné de trouver une femme à l'épreuve d'un homme comme luy, & d'un diamant comme le ſien ; c'eſt une inſenſible, c'eſt une cruelle.

Dans le moment qu'il deſepere de ſon entrepriſe,

cette cruelle, cette inſenſible luy ſaiſit bruſquement la main, pour voir de prés le diamant dont elle détournoit d'abord les yeux : quel changement de fortune pour un amant rebuté! Il reprend courage; & pour faire une declaration en abregé, il tire la bague de ſon doigt & la preſente. On la prend; & afin de la mieux conſiderer, on redouble d'attention : il redouble d'eſperance & de hardieſſe, il croit être en droit de baiſer une main qui reçoit

ſon diamant. La Dame eſt ſi attentive à le regarder, qu'elle ne penſe point à ſe fâcher, au contraire elle ſoûrit, & ſans autre ceremonie met la bague à ſon doigt.

C'eſt à preſent que la conquête eſt aſſurée : l'amant tranſporté de joye, propoſe l'heure & le lieu du rendez-vous. Monſieur, luy dit alors la Dame, d'un grand ſang froid, je ſuis charmée de ce diamant ; & ce qui fait que je l'ay acce-

pté ſans ſcrupule, c'eſt qu'il m'appartient : Oüy, Monſieur, le diamant eſt à moy ; mon mary le prit ſur ma toilette il y a trois mois, & me fit croire enſuite qu'il l'avoit perdu.

Cela ne peut être, repliqua le fat, c'eſt une Marquiſe qui me l'a troqué.

Juſtement, continuë la femme, mon mari connoiſt cette Marquiſe ; il lui a troqué mon diamant, la Marquiſe vous l'a troqué,

& moy je vous le prens pour rien, quoique mon mari meritât bien que je fuſſe d'humeur à en donner le même prix qu'il en a reçû de la Marquiſe.

A ce coup imprévû, le joly homme demeure interdit & confus : c'eſt en cette occaſion que je luy pardonne d'être muet, un homme d'eſprit le ſeroit à moins.

Aprés le dénoüement de cette ſcene, on entend du bruit dans l'anticham-

bre ; c'eſt un pauvre valet qui voit entrer un homme tout doré. Hé bonjour, lui dît le valet, bonjour, mon ancien Camarade. Tu en as menti, replique l'autre, avec un ſouflet. Sotiſe des deux parts; le valet ne penſe pas à ce qu'il eſt, ni l'autre à ce qu'il a été; la pauvreté ôte le jugement, & les richeſſes font perdre la memoire.

Cet homme qui s'offenſe de la familiarité d'un valet, familiariſe avec un Duc & Pair : quelle diſ-

tance de luy au Duc ! mais entre luy & le valet, je ne vois que le temps & l'argent.

Vous vous étonnez qu'il ſe méconnoiſſe depuis peu; il étoit, dites-vous, ſi modeſte dans les premiers temps de ſa fortune; d'accord, il eût été le premier à vous dépeindre l'état naturel de ſa miſere paſſée, & les miracles de ſa proſperité ſubite. Tout cela frapoit encore les yeux du monde, & il ſe faiſoit un merite d'en parler, pour fermer

fermer la bouche à ceux qui en parloient avant luy; ont-ils commencé à ſe taire, il s'eſt teu. A meſure que les autres oublient la baſſeſſe de nôtre origine, nous l'oublions auſſi; mais par malheur les autres s'en reſſouviennent de temps en temps: & quand nous avons une fois commencé à nous oublier, c'eſt pour toûjours.

Ce grand Seigneur fut toûjours élevé en grand Seigneur; ſon ame eſt auſſi noble que ſon ſang, je l'eſ-

time ſans l'admirer ; mais celuy qui par ſes vertus s'éleve au-deſſus de ſon ſang & de ſon éducation, je l'eſtime & je l'admire.

Toy donc de qui les vertus égalent la fortune, pourquoy cacherois-tu un défaut de naiſſance, qui releve l'éclat de ton merite ?

Et toy qui n'as d'autre merite que d'avoir fait fortune, fais-nous voir toute la baſſeſſe du paſſé, nous n'en ſentirons que

mieux le merite de ton élevation ?

Ceux qui ſont tombez du haut de la fortune, regardent toûjours l'élevation où ils ont été ; mais ceux qui ſe ſont une fois élevez, ne peuvent plus regarder en bas.

Cependant il ſeroit ſalutaire à ceux-cy, de bien enviſager leur premiere baſſeſſe, pour tâcher de n'y plus retomber ; & ce ſeroit un bien pour les autres de perdre de vûë une él. va-

tion qui leur fait mieux ſentir la grandeur de leur chûte.

Voila, dit on, un homme qui fait ſi fort le grand Seigneur, qu'il ſemble qu'il n'ait jamais été autre choſe. Hé! c'eſt ſouvent parce qu'il le fait trop, qu'on s'apperçoit qu'il ne l'a pas toûjours été.

Pendant que j'ay fait mes reflexions, mon Siamois a fait auſſi les ſiennes; il s'étonne moins de l'homme doré qui ſe mé-

connoît, que de l'aſſemblée qui ſemble le méconnoître auſſi.

On luy fait un accueil de Prince ; ce ne ſont pas des civilitez, ce ſont des adorations. Hé, n'êtes-vous pas contens, s'écrie nôtre Siamois, n'êtes-vous pas contens d'idolatrer les richeſſes qui vous ſont utiles ? Faut-il encore idolatrer un riche qui ne vous ſera jamais d'aucun ſecours ?

J'avouë, continuë-t-il,

que je ne puis revenir de mon étonnement; je vois entrer dans vôtre Cercle un autre homme de bonne fiſionomie, on ne fait nulle attention ſur ſon arrivée. Il s'eſt aſſis, il a parlé, & parlé même de tres-bon ſens; cependant perſonne ne l'a écouté, & j'ay pris garde qu'inſenſiblement chacun défiloit d'un autre côté, en ſorte qu'il eſt reſté ſeul à ſon bout.

Pourquoy le fuit-on ainſi, ai-je dit en moi-même, a-t-il la peſte?

Dans l'inſtant j'ay remarqué que tous ces deſerteurs ſe rangeoient auprés de l'homme doré qu'on fête tant, j'ay compris par-là que la contagion de celuy-cy c'eſt la pauvreté.

O Dieux ! s'écrie le Siamois, entrant tout à coup dans un entouſiaſme ſemblable à celuy où vous l'avez vû dans ſa lettre ; O Dieux ! tranſportez-moy vîte hors d'un païs où l'on ferme l'oreille aux ſentences du pauvre, pour écou-

ter les ſotiſes du riche ! il ſemble qu'on refuſe à ce vertueux mal-vétu, ſa place entre les hommes, pendant qu'on met ce riche ſot au rang des Dieux. En voyant cela, j'aurois preſque envie de pardonner à ceux qui s'enflent de leur proſperité : celuy-cy fut autrefois moins qu'homme parmi vous, vous en faites à preſent une divinité. Ah ! ſi la tête tourne à ce nouveau Dieu, il s'en faut prendre à ceux qui l'encenſent.

Il y a parmi nous, continuë-t-il, des peuples qui adorent un certain oiſeau, à cauſe de la richeſſe de ſon plumage. Pour juſtifier la folie où leurs yeux les ont engagez, ils ſe ſont perſuadez que cet animal ſuperbe a en luy quelque eſprit divin qui l'anime; leur erreur eſt encore plus tolerable que la vôtre: car enfin, cet animal eſt muet; mais s'il pouvoit parler, ainſi que vôtre homme doré, ils reconnoîtroient que ce n'eſt qu'une bête,

& ceſſeroient peut-être de l'adorer.

L'entouſiaſme eût mené trop loin nôtre Voyageur ſincere ; pour l'obliger à ne plus parler, je luy fis remarquer un perſonnage du Cercle, qui merite bien qu'on leve le voile dont il ſe couvre pour attirer la confiance des ſots.

Examinez-le bien, ce ſerieux extravagant. Sa marote c'eſt la probité : marote aimable, ſi ſon cœur en étoit attaqué, mais il

n'en eſt frapé qu'à la tête.

On ne s'eſt point encore apperçu qu'il fût ni voleur, ni fauſſaire: ſur cette confiance, il ſe met à la tête de tous les gens de bien.

Il exige une foy aveugle pour ce qu'il dit; écoutez-le comme la verité même. Affirme-t-il que ce roturier eſt noble, on n'oſe plus luy demander ſes titres.

Bien plus, il veut être crû ſur les choſes d'opi-

nion, comme ſur les choſes de fait.

Hier deux Aſtronomes, bons amis d'ailleurs, mais ennemis mortels dans la diſpute, en étoient déja aux injures ; l'homme de probité arriva, & ne doutant point qu'un ſeul mot de ſa bouche ne dût établir la paix entre eux : fiez-vous à moy, dît-il au plus emporté ; en honnête homme d'honneur, ce n'eſt point le monde qui tourne, c'eſt le Soleil.

S'il fait quelque affaire, il pretend que ſon mot ſoit un Arreſt dont on ne puiſſe appeller ſans injuſtice. Il s'offenſe qu'on ſonge ſeulement à prendre avec luy les ſûretez ordinaires. On doit ſçavoir, que ſa promeſſe verbale vaut mille Contracts. Il eût volontiers exigé des parens de ſa femme, qu'ils la luy euſſent donné en mariage ſur ſa parole.

Il ſe pique d'être toûjours exactement vray dans

ſes expreſſions. Selon luy l'exageration eſt un menſonge horrible ; & c'eſt trahir la verité que de s'exprimer foiblement dans les choſes même qu'on devroit taire. Où trouverons-nous donc un modele de cette exactitude impratiquable ? Vous la trouverez en luy ſeul ; peſez-bien, vous dira-t-il, la force de mes paroles. Vous devez croire ſimplement ce que je vous dis, rien de moins, ni rien au delà : en une occaſion ſeule il vous permettroit d'ajoûter, c'eſt

quand il fait ſon propre éloge, & il le fait à tout propos.

Sur quelque ſujet que roule la converſation, il s'y jette à bon ſens perdu, pour faire l'étalage de ſes vertus.

Une femme, par exemple, aprés avoir bien prouvé qu'il n'y a plus dans nos jeunes gens, ni galanterie, ni ſincerité, s'écriera plaiſamment : Ah ! j'ay tort, Meſſieurs, j'ay tort, il y a encore de la ſincerité par-

mi les hommes, ils diſent tout ce qu'ils penſent des femmes!

A propos de cette eſpece de ſincerité, nôtre homme croit pouvoir mettre ſur le tapis celle dont il ſe pique; chacun a ſes défauts particuliers, dit-il, mais tout le monde a celuy de la diſſimulation: mon défaut à moy, c'eſt d'être trop ſincere.

On tombe ſur une autre matiere: il y a des riches ſi durs, dira un homme

me ruïné, qu'il entre de la dureté dans leur compaſſion même; s'ils regardent le malheur d'autruy, c'eſt pour mieux goûter leur bonheur propre.

Quel excés de dureté! s'écrie l'homme d'honneur; à mon égard je tombe dans un excés tout oppoſé, je m'attendris d'un rien; je ſuis trop bon, c'eſt encore un défaut dont je ne me corrigeray jamais.

Un autre enfin, qui dans la ſuite d'un recit,

prononçe par occaſion le mot d'avarice, ſe voit interrompu par le perſonnage, qui declare net que la liberalité eſt ſon vice.

Ah! Monſieur, dit froidement l'homme interrompu, vous avez-là de grands vices, ſincerité, bonté, liberalité; l'excés de modeſtie qui vous fait avoüer ces vices, fait comprendre que vous avez toutes les vertus contraires.

Voila, ce me ſemble,

rompre en viſiere à l'homme d'honneur ; c'eſt tirer ſur luy à brûle-pourpoint: il devroit être cruellement bleſſé, cependant il n'a pas ſeulement ſenti le coup ; il s'eſt fait un calus de vanité qui le rend invulnerable ; il prend tout en bonne part : dites-luy d'un ton ironique : O le grand Heros de probité ! il croit la choſe à la lettre : declarez-luy tout net, que vous le connoiſſez pour un franc ſcelerat ; c'eſt une ironie, vous plaiſantez, & il entend raillerie.

Les railleurs ont beau jeu, comme vous voyez, avec un eſprit ſi-bien tourné : cette humeur commode, met toute l'aſſemblée en goût de raillerie. Quel régal pour les diſeurs de bons mots ! ils peuvent là ſe rendre intelligibles à tous, hors à celuy qu'ils drapent. Cependant leur malignité n'eſt pas encore contente, le plaiſir ſeroit de le piquer au vif pour confondre ſa vanité ; ils ſe haſardent à l'attaquer en face : vous n'y gagne-

rez rien, ſa vanité eſt un mur d'airain, tous vos traits s'émouſſent, & vôtre venin ne fait que blanchir ; c'eſt pourtant dommage de perdre le fruit d'une raillerie ſi mordante.

Mais je m'apperçois qu'il n'y aura rien de perdu; voicy un eſprit de travers, qui prend pour luy tout ce qu'on a dit pour l'autre: il rougit, il pâlit, il perd contenance, il deſerte enfin, & ſort en menaçant des yeux toute l'aſſemblée.

. Que juge-t-on de cette levée de bouclier ? Tout le pis qu'on peut ; c'eſt l'eſprit du monde : S'il n'avoit que la tête mal ſaine, dit-on, il n'auroit pas été ſi ſenſible ; mais apparemment ſa conſcience eſt ſi ulcerée, qu'on ne peut toucher aucune corde, qui ne réponde à quelque endroit douloureux ; en un mot, tout le bleſſe, parce qu'il eſt capable de tout.

Voila deux caracteres

qui paroiſſent fort oppoſez ; cependant il ſeroit aiſé de prouver qu'ils ont tous deux le même fond : Quel eſt ce fond ? Devinez-le ſi vous pouvez : un mot ne ſuffiroit pas pour vous l'expliquer nettement, & je n'ay pas le loiſir d'en dire davantage. J'entens venir un homme qui m'eſt connu ; il m'interomproit ſans miſericorde, j'aime autant le prevenir & me taire.

Silence, ſilence, & tenez-vous dans le reſpect ;

vous allez voir paroître un de ces grands Seigneurs, qui croyent que tout leur eſt dû, & qui doivent à tout le monde; ſa voix bruïante ſe fait entendre du bas de l'eſcalier, on vient l'annoncer, & chacun prend ſon ſerieux lors qu'il entre avec un air riant & un viſage ouvert qu'il referme tout à coup appercevant ſon ennemi: il luy ſoûrit neanmoins par politique, & luy fait mille proteſtations d'amitié; mais en offrant ſes ſervices, il pâlit comme un

Gaſcon

Gaſcon qui offre la bourſe.

A peine eſt-il aſſis, qu'il s'empare de la converſation, parle en même temps à quatre perſonnes de quatre affaires differentes ; interroge l'un ſans attendre la réponſe de l'autre ; propoſe une queſtion, la traite & la reſout tout ſeul ; il ne ſe laſſe point de parler, on ſe laſſe de l'entendre, chacun s'écoule. Et voila le Cercle fini.

Le Siamois me demande ſi nôtre Voyage l'eſt auſſi. A peine eſt-il commencé, luy dis-je, vous n'avez encore fait que la premiere journée. J'y renonce donc, reprend-il bruſquement; car avant que j'aye fait toutes mes reflexions ſur ce que j'ay vû dans cette premiere journée, je ſerai trop vieux pour en faire une ſeconde.

Vous avez raiſon, luy dis-je, la vie de l'homme

eſt trop courte pour bien connoître un ſeul homme.

Il faudroit vivre au moins un ſiecle pour connoître un peu le monde, & en revivre encore pluſieurs pour ſçavoir profiter de cette connoiſſance.

Nous ſommes trop curieux de ſçavoir ce que le monde fait, & pas aſſez d'apprendre ce qu'il devroit faire; c'eſt pour cela qu'on voit tant de gens qui ſçavent comme on

vit, & fort peu qui ſçachent vivre.

Le mot de *Sçavoir vivre*, renferme, ce me ſemble, toute la ſageſſe humaine ; cependant l'uſage a bien affoibli cette expreſſion. On appelle un homme qui ſçait vivre, celui qui ne manque point de politeſſe ; on s'informe peu s'il manque de probité.

Une autre expreſſion dont on abuſe encore, c'eſt celle de *Connoiſſance du monde:* tel paſſe pour con-

noître le monde, qui n'a la tête pleine que de faits: un tel mourut hier, il avoit été cecy, il avoit été cela; il laiſſe douze cens mille livres: on parle de marier ſon heritiere à un Seigneur malaiſé. Telle & telle choſe eſt arrivée: enfin, celuy qui ſçait le mieux toutes les minucies d'une hiſtoire du temps, s'attire de l'attention & de l'eſtime; c'eſt un genie ſuperieur, une bonne tête qui connoît le monde. Et ſi vous vous aviſiez de faire une reflexion ſolide ſur ces

évenemens, on diroit de vous, c'eſt un parleur ennuyeux, qui ne connoît pas le monde.

On permet pourtant les reflexions ſatiriques; mais on ne reçoit point celles qui inſtruiſent, on n'écoute que celles qui mordent.

De tout cecy le Siamois conclut, que la vie des François ſe paſſe à s'examiner & à ſe moquer les uns des autres: & j'en conclus moy, par rapport à

mon ſujet, que le plus grand & le plus ordinaire de tous les Amuſemens, c'eſt celuy que le Public donne aux particuliers, & que les particuliers donnent au Public.

Le Public eſt un grand ſpectacle toûjours nouveau, qui s'offre aux yeux des particuliers & les amuſe.

Ces particuliers ſont autant de petits ſpectacles diverſifiez qui ſe preſentent à la vûë du Public,

& le divertiſſent.

J'ay déja fait voir en racourcy, quelques-uns de ces petits ſpectacles particuliers ; nôtre Voyageur exige encore de moy que je luy diſe un mot du Public.

AMUSEMENT DOUZIE'ME ET DERNIER.

LE PUBLIC.

LE Public eſt un ſouverain, duquel relevent tous ceux qui travaillent pour la reputation, ou pour le gain.

Ces ames baſſes qui ne ſe mettent guere en peine

de meriter ſon approbation, craignent au moins ſa haine & ſon mépris.

Le droit qu'il a de juger de tout, a bien produit des vertus, & bien étouffé des crimes.

Sans la crainte de ſes jugemens, que de Heros auroient été moins Heros! que de Guerriers pacifiques! combien peu de vertueux ſe ſeroient fait aimer! que de ſcelerats ſe ſeroient fait craindre!

Les exhortations des peres, le naturel des enfans, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela auroit bien peu de force, ſans le Qu'en dira-t-on du Public, qui retient chacun dans ſon devoir.

Tout le monde fait ſa cour au Public ; les ambitieux briguent ſa faveur, & les honnêtes gens ſon approbation : les coquettes veulent s'attirer ſes regards, & les femmes de bien ſon eſtime ; les grands

recherchent ſon amitié,
les petits n'en veulent qu'à
ſon argent.

Le Public a l'eſprit juſte,
ſolide & penetrant ; cepen-
dant comme il n'eſt com-
poſé que d'hommes, il y a
ſouvent de l'homme dans
ſes jugemens.

Il ſe laiſſe prévenir com-
me un ſimple particulier, &
nous prévient enſuite par
l'aſcendant qu'il a pris ſur
nous depuis tant de ſiecles.

On a beaucoup de ve-

neration pour ſes jugemens : car on ſçait que c'eſt un Juge inſenſible à l'intereſt & aux ſollicitations.

Il y a tel particulier qui vit & meurt dans ſes preventions ; mais comme le Public ne meurt point, il revient infailliblement des ſiennes ; quelquefois par malheur il en revient un peu tard. Si nous vivions deux ou trois ſiecles, chacun joüiroit à la fin de la reputation qu'il merite.

Cela ne ſeroit pourtant pas ſûr, car ce Public eſt ſi malin, qu'il rend moins volontiers juſtice aux vivans qu'aux morts ; & que ſouvent il n'éleve les morts que pour rabaiſſer les vivans.

Le Public eſt un vray Miſantrope ; il n'eſt ni complaiſant ni flateur : auſſi ne cherche-t-il point à être flaté. Il court en foule aux Aſſemblées où on luy dit ſes veritez : & chacun des particuliers

qui compoſent ce tout, aime encore mieux ſe voir draper, que de ſe priver du plaiſir de voir draper les autres.

Le Public eſt le plus ſevere & le plus fin critique du monde; cependant un vaudeville groſſier ſuffit pour l'amuſer toute une année.

Il eſt conſtant & inconſtant; on peut dire que depuis le commencement des ſiecles l'eſprit public n'a point changé:

voila ſa conſtance ; mais il eſt amateur de la nouveauté : il change tous les jours de façons d'agir, de langage & de modes ; rien n'eſt plus inconſtant.

Il eſt ſi grave, qu'il imprime la crainte à ceux qui luy parlent, & ſi badin qu'une coëfure de travers fera rire tout un auditoire.

Le Public eſt ſervi par les plus grands Seigneurs ; quelle grandeur ! mais il dépend de ceux qui le ſervent ;

vent ; qu'il eſt petit !

Le Public eſt, pour ainſi dire, toûjours en âge viril par la ſolidité de ſa raiſon. C'eſt un enfant, que le moindre joüet fait courir comme un écervelé ; c'eſt un vieillard qui radote quelquefois en murmurant, ſans ſçavoir à qui il en veut, & qu'on ne peut faire taire quand il a une fois commencé à parler.

On ne finiroit point à chercher des contrarietez dans le Public, puiſqu'il a

en luy toutes les vertus & tous les vices, toute la force & toute la foibleſſe humaine.

Qu'il eſt heureux ce Public! les Rois luy font bâtir de ſuperbes edifices, & luy laiſſent de beaux monumens, afin qu'il ſe ſouvienne d'eux. Tous les Hiſtoriens travaillent à ſon Hiſtoire : c'eſt pour luy qu'on laboure, qu'on ſeme & qu'on recueille ; c'eſt pour lui chercher des commoditez qu'on approfondit les beaux Arts. Com-

bien d'honnêtes gens abregent leurs jours pour luy fournir de beaux exemples & de ſçavantes inſtructions ! Combien de Poëtes & de Muſiciens ſe creuſent le cerveau pour le réjoüir ! En un mot, on ſacrifie à ſon utilité la vie & les biens de chaque particulier. Voila un bonheur ſerieuſement établi ; mais quelque Comique vous dira que le Public ne peut eſtre heureux, puiſqu'on luy empoiſonne ſon vin, & que toutes ſes maîtreſſes ſont infideles.

Reprenons le ſerieux, pour conſiderer la veritable grandeur du Public ; c'eſt de luy qu'on voit ſortir tout ce qu'il y a de plus conſiderable dans le monde : des Souverains pour gouverner les Provinces, des Intendans pour les regler, des Guerriers pour combattre, & des Heros pour conquerir.

Aprés que ces Gouverneurs, ces Magiſtrats, ces Guerriers & ces Heros ſe ſont ainſi glorieuſement

répandus de toutes parts, ils viennent tous ſe raſſembler à la Cour: là l'intrepidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humaniſe, & la puiſſance diſparoît.

Là ceux qui ſe diſtinguoient comme autant de Souverains, viennent ſe confondre parmi la foule des Courtiſans, deviennent Courtiſans eux-mêmes; & aprés s'être attiré les regards de tous, ils ſe contentent d'être regardez d'un ſeul.

Comme ſes regards relevent l'éclat des plus belles actions, chacun eſt jaloux de celuy qui ſe les attire; mais chacun ne laiſſe pas de careſſer celuy dont il eſt jaloux.

C'eſt ainſi que le merite qu'ils ſe connoiſſent reciproquement, & qui paroiſt l'unique lien de leur amitié, eſt ſouvent le principe ſecret de leur haine.

Il eſt de belles ames qui s'affranchiſſent de ces foi-

bleſſes vulgaires : & les veritables Heros n'ont pas plus de peine à voir la gloire des autres, qu'à partager avec eux la lumiere du Soleil.

Je conviens, dit mon Siamois en me diſant adieu, que la France fournit quelques-uns de ces Heros parfaits, & leur reputation eſt venuë juſques en mon païs; mais c'eſt pour voir encore quelque choſe de plus grand, que j'ay entrepris ce voyage ; & voicy le raiſonnement que j'ay fait.

en traverſant les mers. La France eſt pleine d'Hommes illuſtres, qui ne s'entr'aiment guere; il y a auſſi quelques vrais Heros qui s'entre-eſtiment ſincerement; mais les uns & les autres s'accordent tous pour en reverer & en admirer un ſeul; il faut que ce ſoit un grand Homme!

FIN.

TABLE

TABLE
DES
MATIERES,
OU
RECAPITULATION des penſées principales contenuës dans cet Ouvrage.

Cette Table ne peut être utile qu'à ceux qui auront déja lû

les Amuſemens, & qui voulant revoir quelque endroit, n'ont beſoin que de quelques mots pour leur en rappeller l'idée.

A l'égard de ceux qui n'auront aucune idée de l'Ouvrage, ils auront auſſi-tôt fait de lire le Livre entier, que l'Extrait le plus abregé qu'on leur en pourroit faire.

Il faut remarquer que cette Table ſuit

l'ordre des pages du Livre, qui ſont toutes chifrées de ſuite.

AMUSEMENT

PREMIER.

PReface, qui fait corps avec le Livre même. . p. 1

Vanité des Auteurs dans les Prefaces. p. 2

. . . . . p. 3

Que le jugement d'un Livre dépend ſouvent de l'humeur où l'on eſt en le liſant. p. 4

Que le ſerieux & le comique ne ſont pas incompatibles. . . . p. 5

. . . . . p. 6

Tout eſt amuſement: vertu ſeule occupation. p. 7

. . . . . p. 8

Les Auteurs ſteriles ont intereſt de ſoûtenir, qu'on ne peut rien imaginer de nouveau. p. 9

Ce que c'eſt qu'être original. p. 10

Piller les anciens ou les modernes. p. 11

. . . . . p. 12

Le Livre du Monde. p. 13

. . . . . p. 14

Si le Monde eſt un Livre, c'eſt auſſi un païs, &c. p. 15

. . . . . p. 16

AMUSEMENT SECOND.

Le Voyage du Monde. . . p. 17

La Cour. . . p. 18

La fortune de Cour. p. 19

Le terrain de la Cour. . . p. 20

Le genie des Courtisans. . . . p. 21

Patrons de Cour : un homme caché derriere un autre homme. p. 22

Vrai merite obſcurci par l'envie. p. 23

Obſcurité diſſipée : merite récompenſé. . . . p. 24

Courtiſans oiſifs. p. 25

Mediocrité d'état, où ſe trouve le vrai merite. . p. 26

Courtiſans par interêt, & Courtiſans par devoir. . p. 27

Courtiſans intereſſez, les plus acharnez à la fortune. . . . p. 28

Parallele des Courtiſans & des petits Maîtres. . p. 29

ꝏ

. . . . . p. 30

ꝏ

. . . . . p. 31

ꝏ

AMUSEMENT
TROISIE'ME.
PARIS.

. . . . . p. 32

ꝏ

Un Voyageur Siamois qui entre

dans Paris. . P. 33

. . . . . P. 34

. . . . . P. 35

Le Siamois dans l'embarras de Paris. . . . . P. 36

Idées Siamoises sur les embarras de Paris. . . . P. 37

ꝺꝺ

. . . . . p. 38

ꝺꝺ

Turbulence des Parisiens. . . . p. 39

ꝺꝺ

Leur rafinement sur les commoditez & sur les plaisirs. . . . p. 40

ꝺꝺ

. . . . . p. 41

ꝺꝺ

AMUSEMENT QUATRIE'ME.

LE PALAIS.

Entrée du Palais. p. 42

Les hommes amuſez & occupez au Palais. . . . p. 43

Monſtre appellé Chicanne. . . p. 44

Chicanne encore plus à craindre que l'injuſtice même. . . . . p. 45

Definition comique de la Juſtice. . . . . p. 46

Digreſſion. . . . p. 47

Le Procés eſt éternel. . . . . p. 48

Sommeil des Juges. p. 49

Difficulté de bien inſtruire les Juges d'une affaire. . . . . p. 50

Avanture de la Comteſſe ſolliciteuſe. . . . p. 51

. . . . . p. 52

. . . p. 53

ꝏ

. . . . . P. 53

ꝏ

. . . . . P. 54

ꝏ

Le Siamois perdu
au Palais. . . . P. 55

ꝏ

Le Siamois retrou-
vé au Palais. . P. 56

ꝏ

AMUSEMENT.

CINQUIE'ME.

L'Opera. . . . P. 57

Entrée de l'Opera. p. 58

Reflexion Siamoiſe ſur l'entrée & les billets de l'Opera. p. 59

Deſcription du païs de l'Opera. . p. 60

ꝏ

. . . . . p. 61

ꝏ

Les Fées de l'Opera. . . . . p. 62

ꝏ

Musiciens, habitans naturels de l'Opera. . . . . p. 63

ꝏ

. . . . . p. 64

ꝏ

. . . . . p. 65

AMUSEMENT SIXIE'ME.

Le païs des Promenades.

Qu'il y en a de deux sortes. . . . . p. 66

Le Bois de Boulogne & le Cours. p. 67

Les Tuileries. . . p. 68

Les femmes des Tuileries, comparées par le Siamois à des oiſeaux. . . . . p. 69

Suite de la comparaiſon. . . . . p. 70

. . . . . p. 71

Femmes difficiles à definir. . . . . p. 72

Diverſes Nations des femmes. . P. 73

. . . . . P. 74

. . . . . P. 75

On parle trop, ou trop peu des femmes. . . . P. 76

Médiſance. . . . P. 77

ꝛꝛ

. . . . . p. 78

ꝛꝛ

. . . . . p. 79

ꝛꝛ

Loy Siamoiſe ſur la médiſance. . . p. 80

ꝛꝛ

. . . . . p. 82

ꝛꝛ

. . . . . p. 83

ꝛꝛ

83

. . . . . p. 84

83

. . . . . p. 85

83

Femmes encore plus jalouſes de beauté que d'honneur. . . . . p. 86

83

. . . . . p. 87

83

Embarras d'une jeu-

ne

ne perſonne qui veut plaire. . . p. 88

Qu'il eſt difficile à une femme d'être bien avec les les femmes. . . p. 89

Que la jeuneſſe & la beauté s'en vont à meſure que la raiſon vient. . . . . p. 90

Pudeur naturelle. . p. 91

Pudeur affectée. . p. 92

Exemple de ces deux ſortes de pudeur, dans les deux ſœurs. . . p. 93

. . . . . p. 94

Regle déreglée d'une femme qui ſçait ſon monde. p. 95

Les femmes de bien mépriſent les coquettes, & ne laiſſent pas de les imiter. . . p. 96

. . . . . p. 97

Le païs de la galanterie. . . . p. 98

. . . . . p. 99

AMUSEMENT SEPTIE'ME.

Le mariage: difficulté d'en parler ſelon le goût de tout le monde. p. 100

Conte du Peintre à qui un jeune Amant avoit demandé un Portrait de l'Himen. p. 101

ꝏ

. . . . . p. 102

ꝏ

. . . . . p. 103

ꝏ

. . . . . p. 104

ꝏ

. . . . . p. 105

ꝏ

. . . . . p. 106

ꝏ

. . . . . p. 107

. . . . . p. 108

Application du conte du Peintre. p. 109

Le païs du mariage peuple les autres. p. 110

Motifs de mariage. p. 111

Pourquoy tant de mauvais ménages. p. 112

ꝰ

. . . . . p. 113

ꝰ

. . . . . p. 114

ꝰ

. . . . . p. 115

ꝰ

Que ceux qui ſe marient peuvent être heureux. . p. 116

ꝰ

Ce que c'eſt que ſe marier. . . p. 117

Separations. . . p. 118

Veuvage. . . . .p. 119

Triſteſſe du veuvage. p. 120

La veuve qui n'avoit point le don des larmes. . . . p. 121

Conte d'une autre veuve inconſolable. . . . p. 122

&

. . . . . p. 123

&

. . . . . p. 124

&

. . . . . p. 125

&

. . . . . p. 126

&

Digreſſion. . . p. 127

&

. . . . . p. 128

AMUSEMENT HUITIE'ME.

L'UNIVERSITE'.

Obſcurité du païs Latin. . . . p. 129

Le païs de la ſcience. p 130

Geometrie. . . p. 131

Le païs des Siſtemes. p. 132

ꝺꝺ

. . . . . p. 133

ꝺꝺ

Ariſtote & Décartes. p. 134

ꝺꝺ

. . . . . p. 135

ꝺꝺ

. . . . . p. 136

ꝺꝺ

Remarques ſur les païs dont on a déja parlé. . p. 137

ꝺꝺ

. . . . . p. 138

AMUSEMENT
NEUVIE'ME.
LA FACULTE'.

Situation du païs de
la Faculté. . . p. 139

Langue de ce païs. p. 140

Vision fiévreuse d'un

malade. . . . p. 141

&c.

. . . . . p. 142

&c.

Penſée badine ſur les Charlatans. p. 143

&c.

S'il vaut mieux s'abandonner aux Medecins qu'à la Nature. . p. 144

&c.

Rapport entre les Medecins & les

Intendans de maiſons. . . . . p. 145

&c.

Tranſition du païs de la Medecine à celuy du Jeu. p. 146

AMUSEMENT DIXIE'ME.

LE JEU.

Jeu, eſpece de ſucceſſion. . . . p. 147

&c.

. . . . . p. 148

&

Le Lanſquenet. p. 149

&

Idée abſtraite du Siamois, ſur une aſſemblée de Lanſquenet. . p. 150

&

Fragmens d'une lettre Siamoiſe. . p. 151

&

. . . . . p. 152

&

. . . . . p. 153

. . . . . p. 154

. . . . . p. 155

Joüeuſes. . . . p. 156

. . . . . p. 157

Academies differen-
tes

tes & oppoſées. p. 158

Academie bachique. p. 159

Le païs des Traiteurs. p. 160

Les Cafez. . . p. 161

Le païs des Bourdonnois. . . p. 162

Le païs de la Friperie. p. 163

Le païs des Hales. p. 164

Le païs du Negoce. p. 165

Autres païs. . . p. 166

Païs perdus. . . . p. 167

AMUSEMENT
ONZIE'ME.

Le Cercle Bourgeois. p. 168

Le Cercle de la Cour. p. 169

Le Cercle Bourgeois
eſt un conſeil li-
bre, &c. . p. 170

. . . . . p. 171

ꝏ

. . . . . p. 172.

ꝏ

. . . . . p. 173.

ꝏ

Sentimens oppoſez
des perſonnages
du Cercle. . . p. 174.

ꝏ

Le jeune étourdy
& le vieillard. p. 175.

ꝏ

. . . . . p. 176.

Ceux qui paroiſſent le contraire de ce qu'ils ſont. p. 177

L'indolent. . . p. 178

La Lucreſſe & la Laïs. . . . . p. 179

Le nouveau riche. p. 180

. . . . . p. 181

☙

La fauſſe modeſtie. p. 182

☙

Médiſance couverte. p. 183

☙

. . . . . p. 184

☙

Recit moitié morale & moitié médiſance ſur un Negociant. . p. 185

☙

Autre recit de la

même eſpece. p. 186

ꝺꝺ

. . . . . p. 187

ꝺꝺ

. . . . . p. 188

ꝺꝺ

La femme ſçavante
& le Poëte. . p. 189

ꝺꝺ

. . . . . p. 190

ꝺꝺ

. . . . . p. 191

ꝺꝺ

ꝺꝺ

. . . . . p. 192

ꝺꝺ

. . . . . p. 193

ꝺꝺ

. . . . . p. 194

ꝺꝺ

L'heritier en deüil. p. 195

ꝺꝺ

. . . . . p. 196

ꝺꝺ

. . . . . p. 197

. . . 198

. . . . . p. 198

. . . . . p. 199

. . . . . p. 200

. . . . . p. 201

Que la tendreſſe filiale n'eſt pas comparable à l'amour paternel. p. 202

. . . . . p. 203

&

. . . . . p. 204

&

. . . . . p. 205

&

. . . . . p. 206

&

Raiſon comique de la dureté de cœur des enfans pour leurs peres. . . p. 207

&

. 208

☞

Comparaiſon de l'arbre. . . . . p. 209

☞

. . . . . p. 210

☞

Raiſons de conſolation, pour un pere qui voit mourir ſon fils. p. 215

☞

Raiſons d'affliction pour un fils qui voit mourir ſon

pere. . . . . p. 212

Autres raiſons ſur le même ſujet. p. 213

. . . . . p. 214.

Le jeune Doyen. p. 215

. . . . . p. 216

La Joüeuſe. . . p. 217

&

. . . . . p. 218

&

Le Joly-homme. p. 220

&

. . . . . p. 221

&

Digreſſion. . . p. 222

&

. . . . . p. 223

&

. . . . . p. 224

Curiosité des femmes. . . . p. 225

. . . . . p. 226

. . . . . p. 227

. . . . . p. 228

. . . . . p. 229

. . . . . p. 230

ꝏ

Avanture du diamant. . . . p. 231

ꝏ

. . . . . p. 232

ꝏ

. . . . . p. 233

ꝏ

. . . . . p. 234

ꝏ

. . . . . p. 235

ꝏ

. . . . . p. 236

. . . . . p. 237

. . . . . p. 238

L'homme doré & le valet. . . . . p. 239

. . . . . p. 240

Reflexions sur les gens de fortune. p. 241

. . . . . p. 242

ꝰ

. . . . . p. 243

ꝰ

. . . . . p. 244

ꝰ

. . . . . p. 245

ꝰ

. . . . . p. 246

Enthousiasme du Siamois. 247

ꝰ

. . . . . p. 248

ꝰ

. . . . . p. 249

ꝰ

ꝏ

Lhomme de probité. . . . p. 250

ꝏ

. . . . . p. 251

ꝏ . . . .

. . . . . p. 252

ꝏ . . .

. . . . . p. 253

ꝏ

. . . . . p. 254

ꝏ

. . . . . p. 255

ꝏ

. . . . . p. 256

. . . . . p. 257

. . . . . p. 258

. . . . . p. 259

. . . . . p. 260

L'eſprit de travers. p. 261

. . . . . p. 262

Le grand Parleur. p. 263

. . . . . p. 264

Fin du Cercle Bourgeois. . . . . p. 265

. . . . . p. 266

. . . . . p. 267

Le ſçavoir vivre. p. 268

Ce qu'on appelle connoître le monde. . . . . p. 269

Concluſion Siamoiſe. . . . . p. 270

. . . . . p. 271

. . . . . p. 272

AMUSEMENT DOUZIE'ME. ET DERNIER.

Le Public. . . p. 273

. . . . . p. 274

. . . . . p. 275

. . . . . p. 276

. . . . . p. 277

. . . . . p. 278

Contrarietez dans
le Public. . . p. 279

. . . . . p. 280

. . . . . p. 281

. . . . . p. 282

. . . . . p. 283

&

Veritable grandeur du Public. . . p. 284

&

. . . . . p. 285

&

. . . . . p. 286

&

. . . . . p. 287

&

Raiſonnement Siamois. . . . p. 288

Fin de la Table.

ERRATA.

PAge 8. *l.* 8. voicy, *lisez* voila.

P. 29. 30. 31. Petit Maître, *doit être en lettre italique, comme mot nouveau.*

P. 31. *l* 6. *ôtez* &, *& mettez* une virgule *après* flateur.

P. 183. *l.* 16. sel atique, *lisez* sel critique.

P. 193. *l.* 3. noise, *ce mot doit être en lettre italique, comme un mot proverbial & qu'on donne pour tel.*